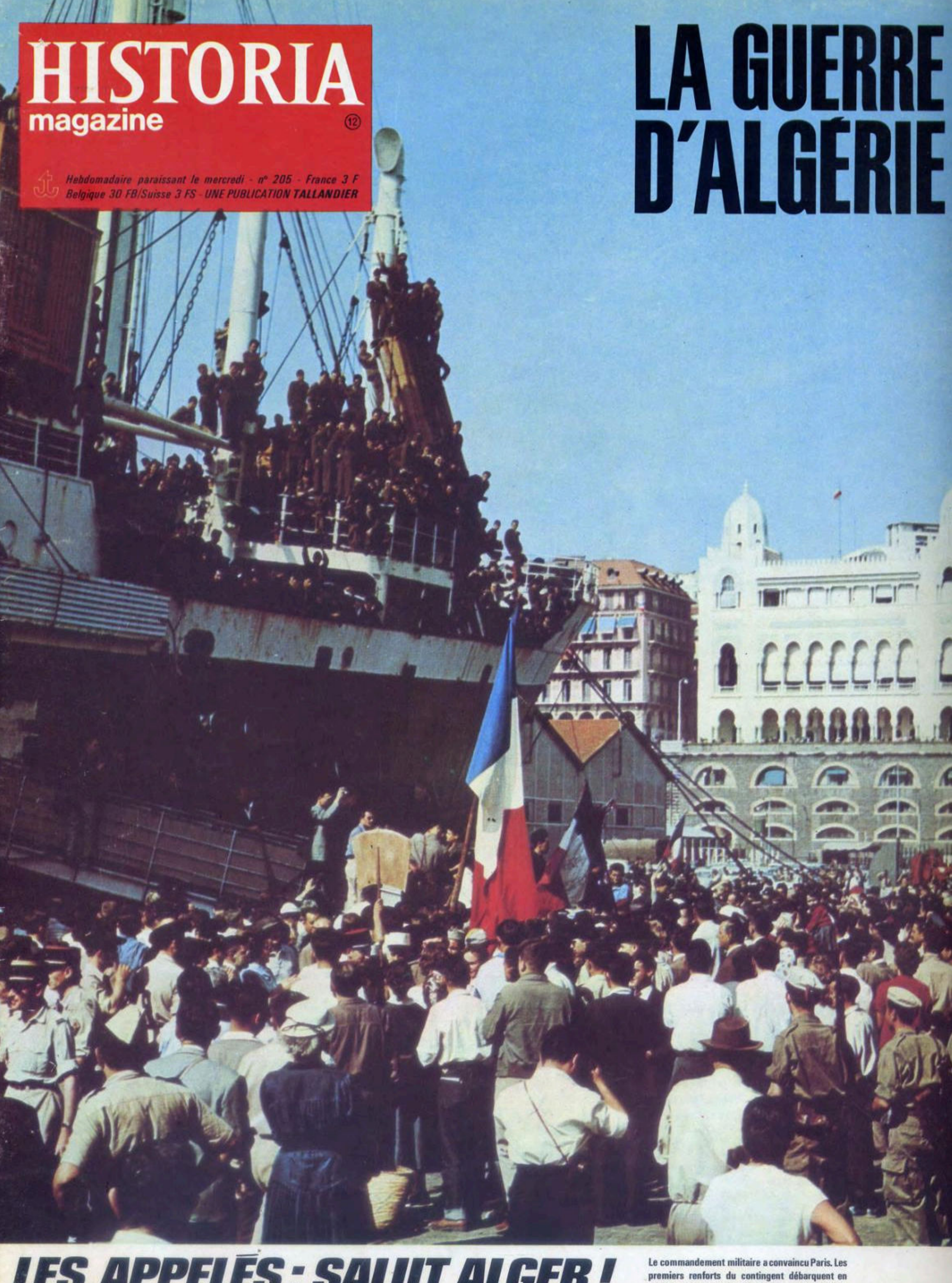
HISTORIA
magazine
(12)
Hebdomadaire paraissant le mercredi - n° 205 - France 3 F
Belgique 30 FB/Suisse 3 FS - UNE PUBLICATION TALLANDIER

LA GUERRE D'ALGÉRIE



LES APPELÉS : SALUT ALGER !

Le commandement militaire a convaincu Paris. Les premiers renforts du contingent débarquent en Algérie. Les opérations militaires se multiplient.

HISTORIA magazine

Hebdomadaire
paraissant tous les mercredis
Éditions Jules Tallandier
Directeur de la publication : *Maurice Dumoncel*
Directeur des périodiques : *Georges Mazoyer*

RÉDACTION-ADMINISTRATION :
Librairie Jules TALLANDIER
17, rue Remy-Dumoncel, PARIS-14e. **Tél. 707-17-89.**
Prix de vente au numéro : France, 3 F. – Belgique, 30 FB. Suisse, 3 FS.

ABONNEMENTS

FRANCE :
61, rue de la Tombe-Issoire, PARIS-14e. Tél. 707-17-89. CCP « HISTORIA MAGAZINE » Paris 2778-70 ou chez votre dépositaire.
BELGIQUE :
S.A. FEMMES D'AUJOURD'HUI, 65, rue de Hennin, B 1050 BRUXELLES. - Tél. 47-69-29.
CCP BRUXELLES 1882-34.
Tarif :
1° 6 mois - 24 numéros.
67 FF - 670 FB - 67 FS - Autres pays : 82 FF.
2° 1 an - 48 numéros.
123 FF - 1 230 FB - 123 FS - Autres pays : 153 FF.
3° 1 an - 48 numéros, 3 reliures dont 1 gratuite.
159 FF - 1 590 FB - 159 FS - Autres pays : 198 FF.
4° 2 ans - 96 numéros, 6 reliures dont 2 gratuites.
302 FF - 3 020 FB - 302 FS - Autres pays : 350 FF.
RELIURES :
FRANCE : 18 F chez tous les dépositaires ou Franco.
BELGIQUE : 195 FB chez les dépositaires ou auprès de l'A.M.P., 1, rue de la Petite-Ile, 1070-BRUXELLES CCP 416-69.
SUISSE : 18 FS chez tous les dépositaires.
NOTE A NOS ABONNÉS :
1° Les abonnements sont pris à partir du n° 194.
2° Les souscripteurs au tarif n° 4 s'engagent pour la totalité de la collection. Ils ont la possibilité d'effectuer leur règlement en deux fois : à la souscription : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF ; au 48e numéro : 157 FF - 1 570 FB - 157 FS - Autres pays 180 FF.
3° Tout souscripteur ayant choisi notre tarif avec reliure recevra avec ses premiers numéros les 3 reliures nécessaires pour relier 48 numéros.
4° La publication est hebdomadaire, mais en juillet et en août il ne paraîtra que deux numéros par mois.
5° Toutes nos revues sont expédiées sous carton fort et bénéficient par conséquent d'un maximum de protection.
6° Pour toute correspondance relative à votre abonnement (changement d'adresse, réclamation, renouvellement), envoyez-nous l'étiquette collée sur notre dernier envoi, elle porte toutes les références vous concernant.
7° Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 2 F en timbres.



LE FRONT SE CONSOLIDE

Jean FONTUGNE

JUILLET 1955. La guerre d'Algérie entre dans une nouvelle phase. Dans quelques semaines, les massacres du 20 août délibérément décidés par le F.L.N., en apporteront la confirmation et la preuve concrète aux autorités françaises.

Alors qu'Edgar Faure se préparait à rencontrer à Genève, en ce même mois de juillet, Boulganine, Eisenhower, Eden, dans une conférence au sommet, Ferhat Abbas tentait vainement, dans le même temps, à Paris, de faire reconnaître, « même à long terme, la vocation de l'Algérie à l'indépendance ».

Comment l'ancien chef de l'U.D.M.A. pouvait-il traiter au nom des insurgés alors que le général Lorillot, successeur du général Cherrière, tentait, avec les nouveaux moyens dont il disposait, de rétablir la sécurité sur le territoire algérien?

Ferhat Abbas, en fait, croyait encore pouvoir régler le problème algérien par la négociation et avait, pour cela, obtenu l'appui des leaders du F.L.N., essentiellement de ceux qui, depuis un an, menaient le combat pour l'indépendance, les armes à la main.

Abane Ramdane, maître d'Alger, ne nourrissait guère d'illusions sur un changement de la politique française en Algérie. Il avait, au cours des dernières semaines, quelquefois par la persuasion mais le plus souvent par la force, éliminé de nombreux chefs du M.N.A. de Messali Hadj, rallié les centralistes et poursuivi son travail d'unification, aussi bien sur le territoire national qu'en France, où se développait l'active Union générale des étudiants musulmans algériens. Dans le même temps, l'aide financière et morale apportée par des Européens progressistes facilitait les déplacements et la lutte clandestine des chefs de l'insurrection, en France comme en Algérie.

Enfin, l'intervention étrangère, encore faible, certes, mais réelle, se manifestait. Les services spéciaux américains, de leur côté, vont, comme ils l'avaient fait pour le Viet-Minh, dix ans plus tôt, en Indochine, fournir armes et argent au F.L.N.

Abane Ramdane, sûr des cadres du F.L.N., anciens ou récemment ralliés, convaincu de la solidité du Front, pouvait donc laisser Ferhat Abbas tenter sa mission de la dernière chance. Dans son esprit, l'échec, prévu, permettrait ainsi de convaincre les derniers modérés hésitants que seule la lutte armée mènerait à l'indépendance.

Il savait également que, si, déjà, le F.L.N. s'était installé dans la guerre totale jusqu'à la victoire finale, peu nombreux étaient, du côté français, ceux qui envisageaient la possibilité même lointaine d'un départ d'Afrique du Nord.

J. F.

SOMMAIRE N° 205 :

Couverture : Photo E.C.A.

« Marseille. Dès 9 heures du matin, nous étions au quai d'embarquement. Ce qui ne voulait pas dire que nous partions. »

F. Reynaud

DIRECTION ALGÉRIE !



Coll. M. Ortega

◀ « Le *Ville-d'Oran* avait déjà été utilisé comme transport de troupes pendant la dernière guerre et, au pied du grand escalier, on pouvait voir, magnifiquement encadrée, la croix de guerre qui lui avait été décernée à cette occasion. Mais je plaignais le sort de ce bateau. »

MÊME si l'on n'a quitté l'armée que depuis un temps relativement court, on éprouve toujours une assez pénible impression lorsqu'on franchit la grille d'une caserne. Ces immenses bâtiments, construits sans art et sans goût, sur un plan anonyme et uniforme, avec leurs murs bordés de noir comme une lettre de faire-part, sont aussi peu adaptés que possible à leur rôle qui est de recevoir des jeunes. Il leur manque la netteté, la clarté et aussi une certaine originalité qui les rendraient moins austères.

Il fallut recommencer les classiques opérations de perception du paquetage réglementaire avec, en plus, une paire de ▶

un commandant aux cheveux rares explique: "en l'occurrence, les gendarmes, c'est nous!"

souliers à semelles de caoutchouc — pour les djebels, nous dit le chef —, un vaste chapeau de brousse pour nous protéger du soleil et une tenue de toile. Il n'y eut pas de difficultés majeures dans la distribution de cette garde-robe, sauf en ce qui concerne les tenues de toile.

Après avoir braillé « la quille »

Quoi qu'il en soit, des discussions longues et délicates furent engagées entre le major et l'intendant et ce n'est que quelques jours avant le départ que chacun eut une tenue de toile à peu près convenable. Entre-temps, il y avait eu l'établissement de la fiche de renseignements (en double exemplaire), la douche, la pesée, la visite du toubib. Et je pensais que tous ceux qui étaient là et moi-même avions bonne mine, après avoir braillé « la quille » comme nous l'avions fait quelques mois plus tôt.

Il y avait un peu de tout parmi les disponibles réunis à la caserne Puységur, des artilleurs, des fantassins, des tringlots et même des gens des transmissions. Il y avait aussi des gradés de carrière et quelques hommes du contingent. L'ensemble devait former un bataillon d'infanterie de « type normal ».

J'avais retrouvé quelques camarades de Nevers et, parmi eux, Grangier et le maréchal des logis Leluche. Grangier — son père est garagiste à Issoudun — avait été, pendant son service, chauffeur d'un colonel de la subdivision. Il estimait avoir ainsi des titres à devenir le chauffeur du commandant et se proposait de les faire valoir.

Quant à Leluche, c'était tout autre chose. Agrégatif de philosophie, se destinant à l'enseignement, il avait dû à son inaptitude totale au plus léger effort physique de n'être pas classé à l'examen des candidats officiers de réserve. Ce dont il s'était consolé assez facilement en occupant la place de secrétaire au bureau du colonel, où il avait vaguement noirci du papier pendant un an, tout en poursuivant ses études. Grâce à quoi, il avait été nommé maréchal des logis au moment de sa libération. C'était un garçon sérieux, un peu timide, mais très franc et qui, bien que d'idées assez avancées, voyait les choses objectivement.

Un trio au statut spécial

A ce trio vint s'ajouter, quelques jours après, un brave type de garçon boucher nommé Palut, à la bonne tête rougeaude et qui était tout heureux d'avoir été désigné comme serveur à la popote des officiers. Nous ne devions guère cesser de nous voir pendant tout le séjour en Algérie.

Il y avait cependant entre nous une petite nuance qui n'était pas sans importance. Grangier, Leluche et Palut étaient — ou allaient être bientôt — des employés, c'est-à-dire des types au statut spécial et au sort généralement assez enviable. Quant à moi, j'étais simplement affecté à une section de la 1re compagnie, ce qui me laissait entrevoir des perspectives légèrement différentes.

F. Reynaud



◀ « ... Oui, me dit l'adjudant Jallat, lorsque nous faisions la traversée vers l'Indochine, c'était exactement pareil. Pourquoi vois-tu tous ces civils occupés à compter les hommes qui embarquent et à vérifier les états de filiation ? C'est tout simplement parce que l'État paie la place de chacun de nous, y compris la location du transat. Et comme la nourriture n'est pas aussi soignée pour nous que pour les autres passagers, je pense que les compagnies n'y perdent pas. »



Chapellon

« ... Oui, je plaignais le sort de ce bateau, ainsi détourné, du fait des circonstances, de son emploi normal, et pensais aux déprédations de toute nature et au préjudice qui pouvait en résulter pour les compagnies de navigation. Mais je fus vite rassuré à ce sujet. »

Le lendemain même de notre arrivée, nous écoutâmes deux causeries : la première par le commandant du bataillon, l'autre par le médecin. L'annonce de ce tournoi oratoire, faite le matin au rapport, avait eu comme premier résultat de mettre Leluche de mauvaise humeur.

Le voyage aux frais de la princesse

Quoi qu'il en soit, nous étions tous réunis, à 15 heures, dans la grande salle du foyer pour entendre le commandant Berton. C'était un homme de quarante-cinq ans environ, plutôt petit, aux cheveux rares et qui, paraît-il, avait passé une grande partie de sa carrière hors de France. Il se promenait en parlant et tapait sur ses mollets avec un minuscule stick de bambou. Il nous dit :

— Vous n'êtes pas ravis de partir pour l'Afrique du Nord et je vous comprends parfaitement car moi qui vous y accompagne je ne le suis pas davantage. Il n'est jamais très agréable de quitter sa famille, ses amis, ses habitudes, pour entreprendre une croisière de ce genre, et tous les officiers et sous-officiers de carrière qui sont ici le savent d'autant mieux que c'est pour eux une troisième ou quatrième édition. Mais, à ce qui arrive, ni vous ni moi ne pouvons rien. Le plus sage est sans doute de faire contre mauvaise fortune bon cœur et d'essayer de comprendre.

» La plupart d'entre vous n'ont jamais traversé la mer et c'est une occasion qui vous est offerte — et au printemps s'il vous plaît — de faire un beau voyage aux frais de la princesse. L'Algérie est un magnifique pays où vous verrez des villes, des sites, des cultures différents de ceux auxquels vous êtes habitués, et un soleil comme vous n'en avez jamais admiré. Je ne parle pas des filles, qui, elles, ne sont pas très belles et auxquelles il vaut mieux ne pas prêter trop d'attention sous peine d'avoir des ennuis de toute sorte. Vous y verrez aussi des Français. Et ces Français sont malheureux, car ils sont menacés dans leur vie et dans leurs biens. Que penseriez-vous, que feriez-vous si, chaque jour, si chaque nuit, vos mères, vos sœurs, vos fiancées — vos femmes pour quelques-uns — étaient exposées à un coup de feu, un coup de poignard ou pis encore, si vos récoltes brûlaient, si vos fermes étaient détruites, vos routes coupées ? Vous vous demanderiez, et avec raison, ce que foutent les gendarmes. Eh bien, pour la circonstance, les gendarmes, c'est nous...

Les inquiétudes du médecin

L'allocution du toubib fut, si j'ose dire, plus technique. Il nous invita à nous méfier du climat, de la fraîcheur des nuits, de la chaleur du jour et des risques d'insolation car — ici la référence indispensable à Lyautey — l'Algérie, comme le Maroc, est un pays froid où le soleil est chaud. Il nous parla de l'eau et des possibilités de contamination qu'elle présentait (ne pas oublier d'y faire dissoudre les pastilles des rations), des moustiques et du paludisme (prendre

j'apprends que des gens paieraient cher pour mener cette existence de plein air!

régulièrement la paludrine qui nous serait distribuée « en temps utile » [1]), des soins à donner aux pieds et aux chaussures, si nous voulions parcourir les fameux djebels sans trop d'anicroches. Il fit une allusion aux femmes arabes en des termes beaucoup plus explicites que ceux du commandant, notamment en ce qui concerne les suites possibles de nos... défaillances et termina son exposé en nous rappelant comment il fallait s'y prendre pour se servir du paquet de pansements.

(1) Il y a comme ça tout un vocabulaire militaire auquel on finit par s'habituer mais qui, au début, surprend un peu. On tient compte des « errements », on transmet un renseignement « à toutes fins utiles », le général « s'étonne et ne comprend pas que... », etc.

Enfin, pour terminer cette séance, on nous passa un film documentaire sur l'Algérie. On y voyait le port d'Alger, la Casbah, Notre-Dame d'Afrique, des plantations d'orangers, un grand barrage, quelques demeures arabes et une caravane de chameaux dans le Sud.

Coll. particulière



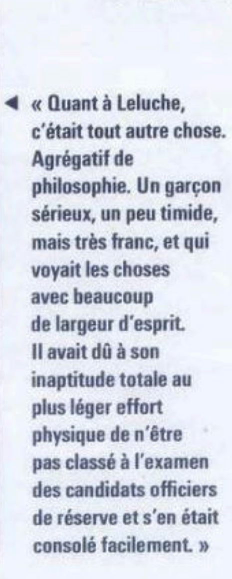


◀ « J'avais retrouvé des camarades de Nevers et, parmi eux, Grangier et le maréchal des logis Leluche. Grangier – son père est garagiste à Issoudun – était rusé, toujours satisfait de son sort, mais plein de bon sens. Je fus content de le retrouver et d'échanger avec lui nos opinions. Il dit : « On verra bien. »

« Comme tous les jeunes de ma génération, je n'étais pas exagérément sentimental et je me méfiais instinctivement de tout ce qui prétend toucher et émouvoir, mais j'éprouvai une impression vraiment profonde, le bateau s'éloignant lentement, accompagné de son cortège de mouettes. » ▶

F. Reynaud





◀ « Quant à Leluche, c'était tout autre chose. Agrégatif de philosophie. Un garçon sérieux, un peu timide, mais très franc, et qui voyait les choses avec beaucoup de largeur d'esprit. Il avait dû à son inaptitude totale au plus léger effort physique de n'être pas classé à l'examen des candidats officiers de réserve et s'en était consolé facilement. »

Le soir, après la soupe, je recueillis les impressions de Leluche : elles n'étaient pas trop défavorables.

Quant à Palut, il ne comprenait pas très bien à quoi rimaient les inquiétudes du médecin au sujet de l'eau. « Il y aura qu'à ne pas en boire, déclara-t-il, et tout ira bien. »

Ignoré du guide Michelin

Les bruits les plus contradictoires continuaient à courir sur notre départ. Mais, par Leluche, qui avait enfin trouvé un emploi de secrétaire au bureau du commandant, je savais que rien n'était encore fixé. En attendant, notre chef de section, le lieutenant Pascaud — il était rentré d'un deuxième séjour en Indochine quelques mois auparavant — s'employait de son mieux à combler les lacunes de notre instruction. Celles-ci étaient nombreuses.

L'instruction que nous devions recevoir ici était surtout pratique. « Il s'agit, nous dit le lieutenant Pascaud, de savoir marcher et tirer et d'être en mesure de se

Letellier

débrouiller dans la nature avec une toile de tente, un outil et quelques boîtes de conserves. Le tout, bien entendu, dans un décor où le Viet est à tout moment susceptible de venir jouer un bout de rôle. » Pour le lieutenant Pascaud, l'adversaire, quelle que fût sa race, se définissait par un seul terme : le Viet.

Sur ces directives simples et probablement suffisantes, nous nous sommes payé de nombreuse promenades au champ de tir, des marches de jour et de nuit, des exercices de montage de tente et, finalement, nous sommes partis camper — dans les notes de service, on dit « nomadiser » —, nous sommes partis passer trois jours au camp d'Avord.

« Quand je pense qu'il y a des gens qui paieraient un bon prix pour mener la même vie que nous », me dit Grangier, que je rencontrai aux abords du camp comme je revenais d'une corvée d'eau. Cette remarque me parut pertinente, mais un peu hasardée de sa part, car il n'était pas venu au camp à pied et je le soupçonnais fort de dormir le soir, non sous la « guitoune », mais dans la 203 du commandant.

Mais pour la masse des non-privilégiés — dont j'étais —, il s'agissait bien d'une vaste partie de camping, agrémentée malheureusement de factions, de patrouilles, de travaux d'organisation du terrain et de rations de l'intendance. Quant au camp d'Avord lui-même, il ne bénéficie pas, à ma connaissance tout au moins, d'une place très privilégiée sur le guide Michelin.

Après deux semaines de ce régime, tant à Bourges qu'à Avord, je constatai que ma ceinture bouclait beaucoup plus facilement. Nombre de camarades étaient dans mon cas et le toubib avait, paraît-il, déclaré que cet amaigrissement était normal et bienfaisant, car il favorisait l'élimination des « humeurs peccantes ». Je ne sais pas exactement ce qu'il voulait dire par là. D'autre part, bien qu'il ne fît pas encore très chaud, j'avais pris le teint hâlé de ceux qui vivent au grand air. Ce teint que Solange essayait chaque été d'obtenir par des procédés beaucoup moins simples que les miens.

Les problèmes des trains militaires

Le départ eut lieu, par un soir gris et pluvieux, sur un quai un peu à l'écart de la gare de Bourges. Tout au long de la journée, nous nous étions affairés à charger du matériel, des véhicules, des cuisines roulantes. Maintenant, tout était terminé et nous attendions, à la fois désœuvrés et un peu tristes, sous un ciel qui s'accordait parfaitement avec nos pensées. De nombreuses familles, des femmes, des enfants étaient venus accompagner les partants. Il y avait le colonel commandant la place et les représentants des anciens combattants.

Solange était là avec mes parents. Nous faisions les cent pas sous les auvents du quai car la pluie tombait de plus en plus fort. Ma mère et Solange me faisaient d'ultimes recommandations, m'invitaient à écrire souvent, à prendre des photos et surtout à faire attention à tout, aux hommes, au climat, aux choses. « Tu sais, mon petit, ça ne sert à rien », disait ma mère, sans préciser ce qui, dans son esprit, ne servait à rien. Mon père avait cet air faussement indif-

Coll. particulière



« Il devait être aux environs de midi quand nous arrivâmes en vue d'Alger. Nous n'étions pas seuls. Dans le port, le *Kairouan*, chargé de troupes, lui aussi. Nous avions parmi nous beaucoup de visages blêmes, car de courtes vagues avaient imprimé au *Ville-d'Oran* une série de petits mouvements très désagréables pour nos pauvres estomacs. »

dernière ville de l'hexagone : Marseille, nous, nous irons au-delà du château d'If

férent qu'il prend quand il a une émotion quelconque. J'étais moi-même assez ému et j'éprouvai une sorte de soulagement quand, au milieu des cris et des gestes d'adieu, le train s'ébranla.

Les trains militaires ont deux régimes : ils vont très vite lorsqu'ils s'intègrent dans la marche des trains de voyageurs ou, au contraire, ils battent tous les records de lenteur lorsqu'ils doivent s'arrêter dans les gares pour les laisser passer. Mais, dans les deux cas, les soldats transportés ont une attitude identique : ils mangent, ils boivent et ils dorment.

Notre train appartenait à la deuxième catégorie et nous étions encore au cœur de la vallée du Rhône lorsque le jour nous réveilla. Malheureusement, il pleuvait toujours et la région que nous traversions en était tout attristée. Nous regardions cependant défiler les champs de pêchers roses, les oliviers encore mal remis des gelées de l'hiver et toute une végétation qui nous parut largement en avance sur celle que nous venions de quitter. Au passage, nous eûmes l'occasion d'admirer les gigantesques constructions des raffineries de la Shell au bord de l'étang de Berre. Et un peu plus tard, toujours sous la pluie, nous arrivions à Marseille.

Pour un militaire, il est aussi compliqué de descendre d'un train que d'y monter et les voyageurs les plus chargés, les familles nombreuses par exemple, qui se déplacent avec biberons, voitures pliantes et cartons à chapeaux, n'ont qu'une faible idée de ce que peut transporter un soldat, fût-il disponible.

Il arrive toujours un moment où personnel et matériel se trouvent extraits du train et plus ou moins rassemblés, c'est-à-dire prêts à être expédiés ailleurs.

« Nous n'eûmes guère le loisir de contempler les abords de la grande ville blanche – qui à la vérité me parut plutôt grise – car il fallut subir l'opération « débarquement. »

F. Reynaud

Canebière et strip-tease

En l'occurrence, cet ailleurs était, pour nous, le camp Sainte-Marthe, situé à quelques kilomètres de Marseille, où le bataillon devait être installé en attendant l'embarquement fixé au lendemain. Avec les événements d'Algérie, un nombre chaque jour plus élevé de jeunes Français faisaient connaissance avec le camp Sainte-Marthe, sans parvenir à comprendre comment cette sainte avait pu

E.C.A.



◀ « ... Les transports de troupes venaient s'amarrer lentement au môle et une musique militaire jouait sur le quai. Il faisait un clair soleil mais la température restait très supportable. »

donner son nom à un endroit comme celui-là.

Dans le courant de l'après-midi, la pluie avait cessé et un timide soleil essayait même de percer le ciel encore bas. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en beaucoup d'entre nous des idées de changer de décor, et je partis avec Leluche et Grangier faire un tour dans Marseille.

En fait de villes, Grangier ne connaissait guère que Bourges et Nevers, et à mesure que nous découvrions celle-ci, il ne cachait pas son admiration. Et il faut reconnaître que pour quiconque y vient pour la première fois — c'était mon cas —, Marseille est un objet d'étonnement et de curiosité. La variété de la population, l'intensité du mouvement, le mélange des couleurs, l'originalité de l'accent, tout contribue à en faire une ville pas comme les autres.

Nous étions passés à proximité de la gare Saint-Charles et, après avoir descendu le grand escalier, nous abordâmes la Canebière, que nous suivîmes en direction du Vieux-Port. Grangier s'extasiait sur le nombre des cinémas — il y en avait un notamment où une jolie fille se produisait dans un numéro de strip-tease — et faisait de longs arrêts devant les vitrines des compagnies maritimes. Nous restâmes longtemps à flâner sur le port où quelques rares touristes

Coll. particulière



« Nous avions tous ouvert nos colis. Ils contenaient des cigarettes, des bonbons, du jus de fruit et une carte postale. Le quai fut bientôt transformé en un lieu de dégustation et de rédaction. J'écrivis à Solange... »

Alger ! de bons anges d'âge canonique nous traitent en bambins

embarquaient en direction du château d'If, construit sous François Ier.

Le lendemain était un dimanche et notre départ était prévu pour le début de l'après-midi. C'est encore une chose curieuse, soit dit en passant, que les déplacements militaires aient souvent lieu le dimanche.

Dès 9 heures du matin, nous étions au quai d'embarquement. C'est inimaginable le nombre d'opérations que peut avoir à faire un soldat qui prend place sur un bateau. Appel individuel pour la vérification d'un immense document qui s'appelle, paraît-il, « état de filiation », échange de francs métropolitains contre des francs algériens (pourquoi une monnaie différente entre départements français ?), visite, en vérité très sommaire, de la douane, marquage et installation des bagages, inscription d'un numéro sur le casque, reconnaissance de sa place, etc. Et comme nous étions quelque quinze cents hommes à embarquer sur le *Ville-d'Oran,* car d'autres unités s'étaient jointes à notre bataillon, il était normal que nous fussions obligés d'arriver un peu à l'avance.

Un soldat dort partout

Nous étions installés sur les différents ponts et les moins favorisés dans la cale. Quelques sous-officiers avaient une cabine, mais, pour la circonstance, les brigadiers-chefs avaient été catalogués « troupe ». Nous étions sous-officiers pour le mess, quelquefois pour le train, mais pas pour le bateau. Nous disposions chacun d'une chaise longue, un « transat » qui serait à la fois notre siège et notre lit, et le moins qu'on puisse dire c'est que l'espace vital réservé à chacun de nous était compté au strict minimum.

Le départ d'un bateau est toujours un spectacle intéressant, surtout pour celui qui le voit pour la première fois. Le largage des amarres, la remontée de l'ancre, la mise en place du remorqueur furent l'objet de l'attention de tous et les photographes ne chômèrent guère.

Quelques centaines de personnes — des promeneurs sans doute, puisque, pour eux, c'était vraiment dimanche — étaient rassemblées sur la jetée. Quand le bateau quitta le quai et, tiré par le remorqueur, commença une espèce de mouvement de rotation pour sortir du port, elles nous crièrent « au revoir » en agitant des chapeaux et des mouchoirs.

Alors, spontanément, quelques-uns se mirent à chanter *Ce n'est qu'un au revoir* et leur initiative fut immédiatement suivie par les centaines d'hommes massés sur les différents ponts.



E.C.A.

Le spectacle au sortir du port de Marseille est magnifique avec les falaises grisâtres et le château d'If qui semble vouloir barrer l'horizon. Nous restâmes longtemps sur le pont, salués au passage par les nombreuses barques de pêche que nous rencontrions. Et le soleil était déjà bas sur l'horizon quand la faim et aussi un commencement de fatigue nous invitèrent à regagner nos sièges.

Un soldat dort partout, dans une chaise longue comme ailleurs, et cette partie de notre voyage fut sans histoire. Quelques gars courageux qui avaient déclaré qu'ils resteraient debout pour apercevoir les Baléares y renoncèrent les uns après les autres. La mer était calme et tout se passait bien jusqu'alors. Mais il n'en fut pas tout à fait de même dans la dernière partie du trajet. De courtes vagues, qui éclataient en écume blanche, se mirent à imprimer au *Ville-d'Oran* une série de petits mouvements d'avant en arrière et de droite à gauche, aussi désagréables les uns que les autres pour la tranquillité de nos estomacs. Et de nombreux visages étaient blêmes quand, aux environs de midi, nous arrivâmes en vue d'Alger.

Nous n'eûmes guère le loisir de contempler les abords de la grande ville blanche — qui, à la vérité, me parut plutôt grise — car il fallut recommencer en sens inverse les opérations de l'embar-

◄ « Sur ces quais, il y a toujours des gens, des promeneurs sans doute, qui se rassemblent et qui agitent leur mouchoir et leur chapeau en criant des « bonjour ! » et qui se mettent à chanter des airs de bienvenue, initiative immédiatement suivie par ceux du bord. »

quement. Le *Ville-d'Oran* s'était amarré lentement au môle d'accostage et une musique militaire jouait sur le quai. Parmi les spectateurs et les « officiels » venus accueillir le bataillon, nous reconnaissions quelques gradés et des camarades de l'active qui étaient partis avant nous pour préparer notre arrivée. Il faisait un clair soleil, mais la température restait très supportable.

Quand nous quittâmes le hall de la gare maritime, des dames de la Croix-Rouge ou d'une organisation similaire nous attendaient pour nous distribuer de petits colis. Elles étaient toutes d'âge canonique.

Le bataillon se rassembla, compagnie par compagnie, sur un immense quai, à quelques mètres de la mer, et nous devions attendre là les camions qui nous conduiraient à nos cantonnements situés, paraît-il, à quelques dizaines de kilomètres. Nous avions tous ouvert nos colis. Ils contenaient des bonbons, des cigarettes, une boîte de jus de fruit et une carte postale.

Le quai fut bientôt transformé en un lieu de dégustation et de rédaction. Les petites boîtes, percées de deux trous, puis vidées, étaient ensuite lancées à la mer et chacun surveillait gravement si la sienne surnageait aussi longtemps ou plus que celle de son voisin.

Notre aventure commençait

La compétition achevée en même temps que coulaient les dernières boîtes, chacun se mit en devoir de remplir la carte postale qui lui avait été remise. Quand ce fut terminé, des dames — auxquelles s'étaient jointes cette fois quelques jeunes filles — ramassèrent ce courrier impromptu et se chargèrent du soin de l'expédier. J'avais adressé ma carte à Solange en insistant bien pour qu'elle allât sans tarder donner des nouvelles à mes parents.

Ce qui m'avait frappé dès mes premiers pas sur le sol algérien, c'était le nombre imposant d'individus de tout âge qui dormaient au soleil ou à l'ombre. « Ils n'ont pas l'air hardi sur le boulot, les gars du pays », me cria Grangier en m'en montrant du doigt un groupe, allongé près d'un tas de caisses. Je lui répondis que c'était probablement l'heure de la sieste.

D'ailleurs, l'arrivée des cars — des cars de tourisme très confortables réquisitionnés à notre intention — ne me permit pas de poursuivre mon petit travail d'observation. J'embarquai avec mon groupe — les sacs arrimés sur le toit — et, précédés de quelques gendarmes qui servaient de guides, nous partîmes vers nos cantonnements. Notre aventure algérienne commençait pour de bon. **H**

André MONTAGNON

F. Reynaud



« J'embarquai avec mon groupe dans des cars de tourisme très confortables jusqu'au cantonnement. Les sacs furent arrimés sur le toit. Notre aventure algérienne commençait... Elle allait nous disperser aux quatre coins du territoire. »

ABANE RAMDANE "INTÈGRE" LES CENTRALISTES

◄ Ben Youssef Ben Khedda. Secrétaire général du M.T.L.D. avant sa dissolution, en novembre 1954. Il est alors arrêté. Vincent Monteil lui rend visite à la prison de Barberousse. De tendance dite « modérée », Ben Khedda, dont un frère appartient au parti communiste algérien, rejoint le F.L.N. en mai 1955, à sa sortie de prison.

Holmès-Lebel

Dès la fin de mars, le chef du cabinet militaire de Soustelle aide l'avocat de Kiouane, Me Morinaud, fils de l'ancien maire conservateur de Constantine, puis de Djidjelli, à obtenir la « libération médicale » de son client. Les portes de la prison s'ouvrent également devant deux autres détenus, Lajouli et l'ancien chef scout Mohamed Lagha. En avril, Monteil arrache au ministre de la Justice la décision de principe de libérer, en même temps que Moulay Merbah, la plupart des leaders centralistes, y compris Ben Khedda, Ferrouki, Demagh El-Atrous, Hocine Ben Cheikh et Bouchakour, les « cinq en détention préventive » contre l'élargissement desquels le parquet général d'Alger a toujours fait les plus vives objections. Mais qui pouvait freiner la combativité de Monteil ?

Saad Dahlab : une " grosse tête "

Le 13 mai, à 20 heures, un petit groupe de parents et d'amis — parmi lesquels se trouvent Vincent Monteil, Me Pierre Stibbe, qui est l'avocat de Moulay Merbah mais qui défend aussi la plupart des militants du F.L.N., et enfin des journalistes d'*Alger Républicain* préparant l'article et la photo de la « une » du quotidien du lendemain — stationnent devant le bâtiment massif et blanchâtre de la prison de Barberousse, sur les hauteurs d'Alger, pour accueillir, après les formalités de la levée d'écrou, dix-neuf détenus



ÉGALITÉ DES HOMMES DES PEUPLES DES RACES

LA RÉPUBLIQUE ALGÉRIENNE

5 fr.

ORGANE DU MANIFESTE DU PEUPLE ALGÉRIEN

Directeur politique : FERHAT ABBAS

L'ALGERIE n'est pas L'ALSACE

FERHAT ABBAS

Périssent les principes et les ... COLONIES !

Il faut appliquer à l'ALGERIE La LOI sur la SECURITE SOCIALE

Mieux vaut tard que jamais

Me COSTE-FLORET réclame la réforme du titre VIII de la Constitution de l'UNION FRANÇAISE

par Ahmed Boumendjel

Le Sud algérien menacé par la famine

Pour la 2e fois en quelques jours

Une perquisition dans notre Imprimerie

Un Algérien musulman du 1er collège est-il éligible aux élections de djemâas?

Grande souscription nationale pour le triomphe de La République Algérienne

Souveraineté française et séparatisme

ABOU CHAFIK

APPEL aux caïds et gardes champêtres

B.N. Photo Bablin

La République algérienne, journal de Ferhat Abbas, qui, depuis 1942, milite pour les droits des musulmans et pour leur égalité avec les Européens d'Algérie. C'est un exemplaire du 5 mars 1948. En avril, Ferhat Abbas devient membre de l'Assemblée algérienne. Il rallie le F.L.N. en 1956. Sa vie aura été un long et déchirant combat, sans haine pour la France.



◄ La prison de Barberousse, au-dessus de la Casbah et dominant la mer. Là seront écroués tous les militants F.L.N., de la base au sommet. On y guillotinera aussi.



M'hamed Yazid. Fils ► et frère d'officiers. A surtout évolué dans la Fédération de France à visage découvert ou en clandestin. Pour le F.L.N., ce sera l'homme des Nations unies.

algériens libérés ou mis en liberté provisoire avec l'accord de Jacques Soustelle.

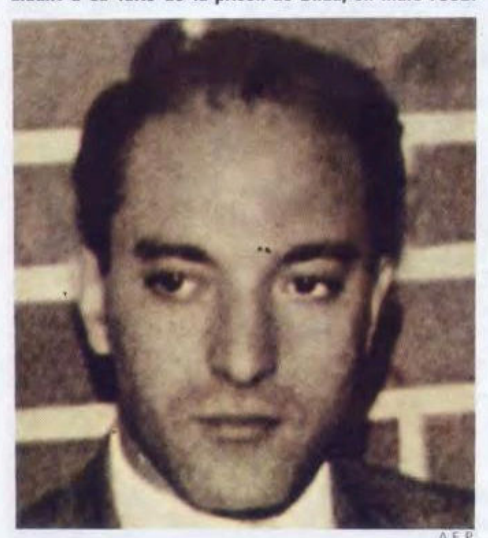
Onze membres du comité central du M.T.L.D. de 1953 figurent parmi eux, et, en particulier, les plus notables des centralistes : Ben Khedda, Ahmed Boudaa, Aïssat Idir ; Abdelhamid Mehri, un grand et maigre professeur d'arabe du Constantinois qui a la calvitie, les lunettes et l'air appliqué de l'intellectuel scrupuleux, minutieux, homme politique par conviction patriotique plus que par goût personnel ; l'ancien rédacteur à l'hebdomadaire des centralistes, *la Nation algérienne,* Messaoudi Zitouni, un petit homme râblé et vif qui, à l'inverse de Mehri, a, lui, la politique dans le sang ; l'ancien délégué à l'Assemblée algérienne, Ferrouki ; l'ancien responsable de la région de Philippeville, le militant de Jemmapes, Demagh El-Atrous.

Le tableau de ces libérations, contre lesquelles la Fédération des maires d'Algérie, porte-parole des Européens ultras, publie un communiqué indigné, ne serait pas complet si on n'y ajoutait pas la dernière en date, le 16 mai : celle de Saad Dahlab. En effet, si une lucidité constante et un sens aigu de l'humour, c'est-à-dire du relatif des choses, portent volontiers ce leader à un effacement désinvolte, ses qualités exceptionnelles — intelligence, réalisme, don de la communication avec n'importe quel interlocuteur — font sans doute de lui, en réalité, la plus forte personnalité du groupe.

" Brillant, mais antinational "

Natif de Chellala, fils d'un agriculteur aisé éleveur de moutons, ancien élève du collège de Blida (tout comme Ben Khedda, Abane, Yazid, Omar Oussedik, Aït Hamouda Amirouche, le journaliste Jean Daniel (Jean Ben Saïd) et le leader étudiant ultra Pierre Lagaillarde), Dahlab possède un niveau culturel supérieur, bien qu'il ne soit détenteur que de la première partie du baccalauréat (car, en philo, une examinatrice aussi conservatrice que politisée l'a collé pour un devoir jugé « brillant, mais antinational » sur un texte de Félicien Challaye consacré à « la colonisation du point de vue moral », et il n'a pas voulu, après cet échec, « rejouer le jeu » et faire des études universitaires.

Me Kiouane, autre modéré, incarcéré à Barberousse en novembre 1954 et qui avait été l'avocat de Ben Bella, aidant à sa fuite de la prison de Blida, en mars 1952.



A.F.P.

Personnage complexe, Dahlab est à la fois un « ancien », un homme des hauts plateaux du Sud attaché, par toutes ses fibres aux paysages et aux habitants du monde rural traditionnel arabe, et un « moderne », un intellectuel, qui, à travers ses boutades, ne cesse pas de réfléchir aux perspectives non seulement de l'indépendance, mais de la postindépendance de son pays.

Premier secrétaire particulier de Messali, dont il a vite mesuré les limites, nationaliste nuancé, mais ferme sur les positions de principe, principal animateur-rédacteur du journal du M.T.L.D., *l'Algérie libre,* il a connu très tôt les prisons et les camps : arrestation en avril 1945, à Chellala, arrestation le 6 décembre 1954, internement au camp de Berrouaghia, puis de Lodi, incarcération à la prison de Barberousse, après une liberté très provisoire de quatre jours, du 18 décembre au 22 décembre 1954. Il a toujours remonté le moral de ses compagnons de détention par sa jovialité, ses plaisanteries, ses bouts rimés sur les haricots éternels et le mouton décharné de l'ordinaire de la prison.

L'optimisme n'excluant pas la lucidité, Dahlab dit à ses compagnons, lorsqu'il est libéré : « Nous n'aurons pas le temps de souffler, car nous connaîtrons bientôt soit à nouveau le pénible repos du gnouf, soit l'épuisante agitation du militantisme clandestin. »

La " cuti " de Soustelle

La clandestinité, non pas totale, mais partielle, c'est très exactement ce qu'Abane Ramdane, au nom de la direction du F.L.N., va proposer aux centralistes.

En ce printemps de 1955, le « virage de cuti » de Soustelle, qui passe de sa « période libérale » à sa « période autoritaire », et qui déçoit ainsi profondément les musulmans les plus « modérés » et les plus « compréhensifs », favorise le jeu d'Abane, qui cherche à intégrer dans le F.L.N. tous les courants du nationalisme algérien. Ce mois de mai est celui au cours duquel les pourparlers avec l'U.D.M.A. de Ferhat Abbas entrent dans leur phase décisive. Bien que les centralistes aient été, au cours de leur carrière, plus radicaux que les responsables de l'U.D.M.A., les pourparlers avec Kiouane, Ben Khedda et leurs amis vont ►

Soustelle : l'espoir de réaliser une mission impossible

En 1955, Soustelle évolue incontestablement dans sa vision politique du problème algérien qui lui est confié. Homme de gauche, il a abordé sa mission avec l'espoir qu'une conciliation serait possible, une fois l'ordre rétabli, par un programme hardi de réformes. Il a amené avec lui le commandant Monteil, connu pour ses idées libérales, et Germaine Tillion.

Le contact avec les réalités

Ceux-ci prennent contact avec la dissidence et proposent un programme radical : il s'agirait, en somme, d'appliquer à l'Algérie la formule qui vient de l'être en Tunisie et au Maroc. C'est pratiquement l'abandon de la souveraineté française en échange d'un compromis plus ou moins provisoire. Que cette vue ait été juste ou non en 1955, l'Histoire le dira plus tard. Mais en 1955, Soustelle a été envoyé en Algérie par Mendès-France pour conserver cette province à la France. *La solution Monteil est donc contraire à la. mission du gouverneur général. C'est pourquoi il ne peut l'adopter. En revanche, il souhaite maintenir les contacts établis par Monteil. Il demande donc à ce dernier de rester.*

Du moins pourrait-il proposer la solution Monteil à Paris. Il ne le fait pas car, depuis son arrivée, il a été amené à prendre contact avec les réalités algériennes telles que les présentent les Européens. Il n'est pas du tout l'homme du colonat, mais il a vu le million de pieds-noirs dont le sort est entre ses mains. C'est pour lui un devoir moral de les défendre. De plus, il sait maintenant que cette population européenne, en majorité formée de petites gens, ne manquera pas de se soulever et de commettre de graves excès si on lui donne l'impression qu'on l'abandonne. C'est un risque assez sérieux pour inciter à la prudence.

Enfin, il est allé sur place à deux reprises et il a été épouvanté par ce qu'il a vu de la cruauté des révolutionnaires. Le préjugé favorable qu'il leur accordait en arrivant disparaît et fait place à un net ressentiment. On ne traite pas avec ces gens-là ! Si quelque compromis doit intervenir un jour, il faudra le réaliser avec d'autres. Ceux-là sont des bandits et des criminels. Là, il s'éloigne nettement de Monteil sur le plan passionnel.

Une forteresse : le colonat

Mais il y a plus : depuis qu'il est gouverneur général, Soustelle a pu mesurer l'influence politique énorme de la ploutocratie des gros intérêts algériens. Le Gouvernement général lui-même n'en est que l'émanation. Enfin, cette ploutocratie a le bras long à Paris, où le gouvernement de la IVe est faible. Il est impossible d'attaquer de front cette forteresse sans entraîner une réaction qui se traduirait par son départ et par la perte définitive des espoirs qu'il nourrit encore en une solution libérale.

Fin 1955, dit-on, Soustelle « a viré sa cuti ». Ce n'est pas de sa part, à ce moment, un « virage à droite ». C'est la reconnaissance objective de ce que les réalités algériennes rendent possible ou impossible. Il a pris sa leçon d'homme d'État, pour qui la Politique (avec une majuscule) est l'art du possible.

Les solutions préconisées par Monteil seraient peut-être souhaitables. Pour le moment – pour Soustelle – elles sont impossibles. *Des solutions moins extrêmes, plus progressives, lui paraissent possibles. C'est pourquoi il garde le poste difficile qui lui a été confié. Il ne veut pas compromettre ces perspectives par les gestes radicaux qui lui sont recommandés. Les compromis qu'il envisage, les réformes qu'il faudra promouvoir, ne peuvent se réaliser qu'après une action progressive. C'est ce qu'il espère.*

Qu'il se soit trompé sur la possibilité de réussir la politique qu'il envisage, qu'il ait évolué par la suite, c'est incontestable. D'autres occasions se présenteront dans l'avenir que l'on ne saura ou ne pourra saisir, et ce sera, après des années d'épreuves, le drame final que tout le monde voulait éviter.


A.F.P.


Coll. S. Bromberger

Ferhat Abbas, dont un neveu sera tué par le F.L.N. au cours des massacres du Nord constantinois, en août 1955, et qui, à l'époque, pour des hommes comme Ouamrane *(photo du bas)*, maquisard de l'avant-première heure, fait figure de « bourgeois » trop tiède.

les réseaux de soutien à

être plus difficiles, parce qu'hypothéqués par les mauvais souvenirs du passé.

Plusieurs des leaders centralistes faisaient en effet partie de l'état-major du M.T.L.D. qui, en 1951, au nom des impératifs du « jeu légal », a dissous l'O.S. et abandonné à leur sort ses militants poursuivis par la police et jugés, de ce fait, compromettants et dangereux. Certains, tout en critiquant à voix de plus en plus haute l'autoritarisme démesuré et le verbalisme inefficace de Messali, ont trouvé tous les « ismes » du vocabulaire politique — romantisme, extrémisme, gauchisme — pour condamner les clandestins de l'O.S., qui, en dépit de la répression, cherchaient à demeurer en contact les uns avec les autres et à stocker dans des caches secrètes des armes souvent achetées à grands frais.

" Rallier " le Front en semi-clandestins

Au cours du printemps et de l'été de 1954, les centralistes pressentis par les principaux leaders de l'O.S., regroupés dans le Comité révolutionnaire d'unité et d'action, ont pris leurs distances vis-à-vis des préparatifs insurrectionnels — jugés « aventuristes » — de cette nouvelle organisation, et ce n'est qu'*in extremis* que deux leaders centralistes, Lahouel et Yazid, ont pris, en marche, le train de la révolution en rejoignant, à la veille du 1er novembre 1954, la « délégation extérieure » du F.L.N. au Caire. Le contentieux avec ces hommes, et notamment Kiouane, apparaît donc lourd, en mai 1955, aux plus intransigeants des rescapés de l'O.S., dont Omar Ouamrane se fait le porte-parole.

A l'heure où la guerre entre dans une phase plus dure, la nécessité d'un « front unique du nationalisme algérien face au colonialisme français » paraît cependant évidente, et Abane finit par obtenir le feu vert pour la négociation qu'il réclame.

Un de ses lieutenants, Rebbah Lakhdar, rencontre Ahmed Boudaa, qu'il met en contact, le lendemain, avec son chef, à son domicile — un appartement dans un H.L.M. du quartier du Ruisseau. D'autres entretiens secrets entre Abane et tous les autres centralistes libérés se déroulent ensuite au domicile de Rebbah Lakhdar, en présence du responsable F.L.N. des étudiants, Rachid Amara, puis chez le conseiller municipal musulman Ahmed Rouidjali.

Deux tendances se dégagent au sein du groupe des interlocuteurs d'Abane. Certains, qui suivent Abderrahmane Kiouane, n'envisagent qu'une négociation globale F.L.N. - centralistes se terminant par l'entrée de la seconde organisation au sein de la première, mais avec

la rebellion s'organisent grâce à l'aide des Européens progressistes

« participation proportionnelle du courant centraliste au sein de la direction du F.L.N. ». Plus conscients de la réalité du rapport des forces, Saad Dahlab et Ben Khedda soutiennent, au contraire, que le mouvement centraliste ne peut agir que comme l'U.D.M.A., qu'il doit se dissoudre et remettre ses fonds (plusieurs millions) au F.L.N., avant que ses militants soient individuellement intégrés dans le « Front ».

C'est leur point de vue qui prévaut. Sur ce plan-là, aussi, Abane gagne la partie.

Tandis que Kiouane et son équipe demeurent dans l'expectative, Dahlab, Ben Khedda et leurs amis reçoivent leurs


Coll. A. Lakhifi

Le docteur Pierre Chaulet, un des premiers Européens progressistes à avoir rallié le Front à l'appel d'Abane.

premières missions : animer la lutte contre la répression, en liaison avec les avocats, organiser l'impression et la distribution des tracts, et profiter de leurs relations avec les Européens progressistes pour trouver les armes, les vêtements, les médicaments, l'argent, les appartements-refuges, les moyens de transport et les agents de liaison dont le F.L.N. a le plus grand besoin.

Ces activités secrètes ne doivent cependant pas les empêcher d'avoir, ne serait-ce que pour détourner les soupçons du Gouvernement général, une action politique légale.

Ce double jeu ne peut échapper très longtemps à la police. Après que Saad Dahlab eut été, par quatre fois, arrêté, enfermé à Barberousse, puis relâché à la suite d'un non-lieu, les ex-centralistes — et notamment Ben Khedda et Dahlab, devenus membres de la direction du F.L.N. — décident de passer à une clandestinité totale. Résidant dans des domiciles occupés ou loués par les Européens, ils habiteront, par exemple, chez Pierre et Claudine Chaulet ; chez Jacques et Eliane Gauteron ; chez le papetier André Galice, rue Horace-Vernet ; rue Daguerre, dans l'appartement loué par Evelyne Lavallette au père du député-tennisman, Robert Abdesselam ; au presbytère de Hussein-Dey, chez l'abbé Jean Scotto ; ou encore dans les studios de la rue Claude-Debussy, d'Hydra ou d'El-Biar. Ils tiendront, avec les autres leaders du F.L.N., des réunions de travail brèves, mais assez régulières, dans l'appartement de Rachid Amara, boulevard du Telemly, et parfois se rencontreront cinq minutes quelque part en ville pour décider d'une mesure d'urgence.

Leurs responsabilités deviendront de plus en plus grandes au fur et à mesure qu'augmenteront les risques pris. La désignation de Dahlab comme responsable de la propagande du F.L.N. et celle de Ben Khedda, *alias* « M. Joseph », comme responsable des liaisons entre les différentes régions appelées, depuis juin 1955, « wilayas », selon la vieille terminologie du P.P.A., consacreront la montée de l'influence de ces deux « politiques » au sein de la hiérarchie du F.L.N. Tout en étant celui qui se mettra le moins en avant, Saad Dahlab, en particulier, jouera un rôle décisif, car ce diplomate-né, exubérant, astucieux, cordial et persuasif, aura souvent l'habileté de suggérer des initiatives qu'Abane Ramdane, puissant, autoritaire et, à l'occasion, violent, se fera fort d'imposer.

Quant à Kiouane, il aura, toujours par l'intermédiaire de Rebbah Lakhdar et en présence d'un de leurs amis communs, Touati Hachemi, un ultime entretien avec Abane, dans une habitation du Ruisseau, rue Hélène-Boucher. Il proposera une dernière fois sa « négociation globale » et il essuiera un nouveau refus. Il se résoudra alors à adhérer individuellement au Front de libération. **H**

Youssef ZERTOUTI

B.N. Photo Bablin

A la « une » d'*Alger républicain*, organe des communistes d'Algérie, daté du 14 mai 1955, l'annonce de la libération des centralistes incarcérés en 1954, dont Ben Khedda. La plupart iront grossir les rangs de la rébellion. Mais combien vivront le jour de l'indépendance ? ▶

ALGER républicain

VIENNE EN FÊTE ACCUEILLE LES QUATRE MINISTRES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES

LE TRAITÉ DES 8 signé aujourd'hui à VARSOVIE

Un commandement unifié des forces armées est créé

Dans sa conférence de presse d'hier M. BOURGES-MAUNOURY déclare : LE GOUVERNEMENT NE CHERCHE PAS D'INTERLOCUTEUR EN ALGÉRIE

DE VÉRITABLES TROMBES D'EAU TRANSFORMENT LES RUES DE CONSTANTINE EN TORRENTS

CONTRE LE PÉRIL ATOMIQUE

En cas d'agression les 600 millions de Chinois seront auprès des pays pacifiques d'Europe

Après plusieurs mois d'emprisonnement

M. YATAGHÈNE EST DÉCÉDÉ

La Chambre des mises en accusation décide : Liberté provisoire pour 11 personnalités algéroises

DANGEREUSE CONTRADICTION

SOMMAIRE

UN ÉTUDIANT ANGLAIS BOIT UN LITRE DE LAIT EN 23 SECONDES

MICK MICHEYL...

La 403 - Peugeot a été présentée hier à Alger

L'ARMÉE POPULAIRE DU VIET NAM A FAIT SON ENTRÉE A HAIPHONG

Premier accord entre les lockoutés de la SNABEL et la direction

LE TRAVAIL REPRENDRA LUNDI

DEUX ROUNDS

CENT PERROQUETS NAINS ONT PRIS (LA FILLE DE) L'AIR DANS LE CIEL D'ORLY

F.L.N. CONTRE M.N.A



Coll. Serge Berthou

Un comité de lutte contre la répression est créé, animé par les centralistes ralliés au F.L.N. Sur la carte, une urne prisonnière dont les grilles vont enfin céder.

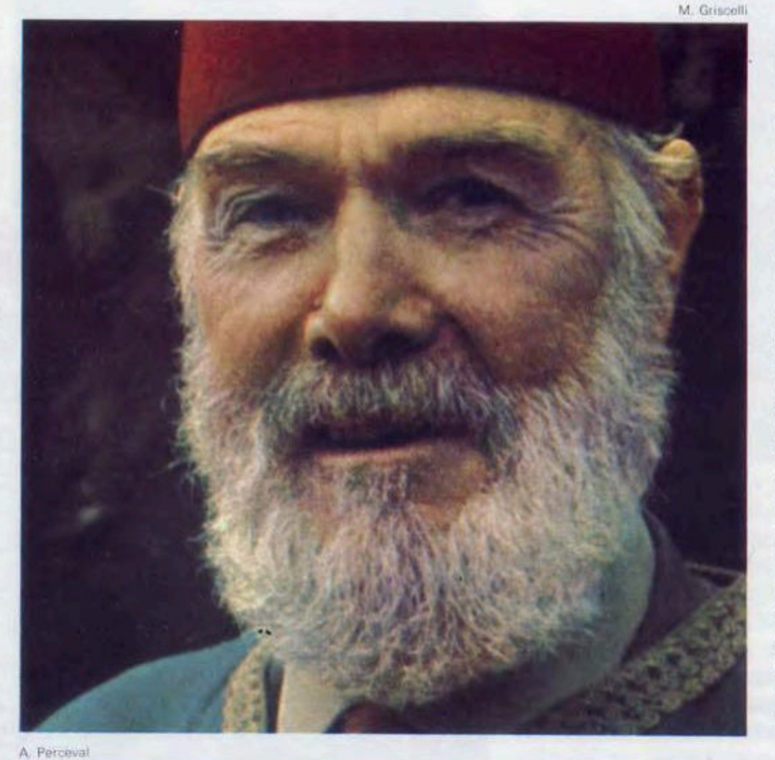
PRIS de court par le déclenchement de l'insurrection du 1[er] novembre 1954, le créateur du P.P.A. et du M.T.L.D., Messali Hadj, en résidence forcée aux Sables-d'Olonne, a l'habileté de laisser entendre aux fidèles qui viennent le voir que c'est lui qui a préparé et déclenché cette révolte. Il a constitué, en décembre 1954, une nouvelle organisation, le M.N.A. (Mouvement national algérien) qui publie, en arabe, à la place de l'ancien journal *Saouat el-Djezaïr* (*la Voix de l'Algérie*), une feuille *Saouat ech-Chaab*, avec une édition française portant le même titre, *la Voix du peuple*. Selon le vétéran du P.P.A., Ali Mahsas, qui, après avoir reçu du Caire une lettre de Ben Bella et pris connaissance des directives du premier animateur de la fédération de France du F.L.N., Terbouche, est entré dans le M.N.A. pour y faire un travail de renseignement, ce mouvement compte, en France, 7 000 membres taxés chacun d'une somme de 7 000 à 10 000 francs par mois (avec exigence de contributions plus importantes pour certains commerçants). Il s'est particulièrement bien implanté dans le Nord, dans l'Est, surtout dans le département des Ardennes, et dans certaines régions du Sud, notamment celle de Marseille.

Tractations et affrontements

Au début de la rébellion, les relations entre direction du F.L.N. et direction du M.N.A. sont celles d'un rapport de forces qui s'accompagne de certaines tractations. Après avoir consulté ses deux principaux adjoints en France, Ahmed Mezerna, ancien traminot et ancien député M.T.L.D. à l'Assemblée nationale française, et Embarek Abdallah, le vieux *zaïm* (président) dépêche en effet des émissaires aux dirigeants du F.L.N. pour leur proposer « un cartel commun F.L.N.-M.N.A. ».

Cependant, les missions successives effectuées par les délégués du M.N.A. en Algérie échouent l'une après l'autre. Hadj Ali, cousin de Bachir Hadj Ali, leader du parti communiste algérien, et d'Ahmed Hadj Ali, responsable de l'U.D.M.A., ne parvient pas, tout d'abord, à convaincre Krim Belkacem, qu'il va voir dans son P.C. clandestin de Kabylie, de la valeur des thèses de Messali. Il retourne en France, non sans profiter de son séjour à Alger pour collecter, au passage, quelques fonds pour son organisation. Deux autres envoyés spéciaux, Oulesbir Larbi et Zitouni Moktar, qui, un peu plus tard, rencontrent clandestinement Krim Belkacem et Ouamrane à l'intérieur de l'église Notre-Dame d'Afrique, ne sont pas plus heureux. La position des deux Kabyles est inébranlable : le M.N.A. n'a qu'une chose à faire, se dissoudre et entrer dans le

M. Griscelli



Messali Hadj, le vieux leader du nationalisme, que le F.L.N. contestera au point de le condamner à mort en 1955, ne « dételera » pas. Contre vent et marée, de ses résidences surveillées de France, que ce soit aux Sables-d'Olonne *(ci-contre)*, à Angoulême *(ci-dessous à droite)* ou à Belle-Ile-en-Mer *(à gauche)*, il va mener le combat. Proposant d'abord au F.L.N. un cartel commun F.L.N.-M.N.A., mais sans succès. Son influence restera longtemps prépondérante dans les milieux de travailleurs algériens que la Fédération de France du F.L.N. devra « coloniser » au couteau, kasma par kasma.

A. Perceval



... OU LE COMBAT DES ATRIDES

F.L.N., « où ses militants trouveront tout naturellement leur place ». Le ton des derniers entretiens avec les porte-parole de Messali est d'autant plus vif que les chefs du F.L.N. accusent un messaliste du quartier de Belcourt, à Alger, Benatou, d'avoir livré à la police, le 7 novembre 1954, Othman Belouizdad, l'un des membres du commando qui, le 1er novembre, avait attaqué le dépôt des pétroles Mory.

En Algérie, les arrestations opérées, en novembre 1954, par le commissaire Costes, sur ordre du ministère de l'Intérieur, ont frappé aussi bien les « messalistes » que les « centralistes ». Moulay Merbah, le second de Messali, a été appréhendé et, aussi mégalomane que son chef, il a dit à son compagnon de détention, Saad Dahlab : « Que pense le peuple de mon arrestation ? — Le peuple a plutôt tendance à s'en f... », a rétorqué le réaliste Dahlab. Il reste que l'incarcération de ses lieutenants a un peu renforcé le prestige de Messali, le « fondateur ». L'autorité du « prophète révolutionnaire », que ses partisans appellent, avec une respectueuse familiarité, « Boulahya » (le barbu), est encore grande parmi les travailleurs, et notamment parmi les plus âgés, ceux qui ont connu les luttes anciennes du P.P.A. et du M.T.L.D. avant sa scission.

A. Perceval





En février 1955, Abane Ramdane, le leader F.L.N. le plus hostile au M.N.A., chiffre à 3 000 le nombre des messalistes militant plus ou moins activement à Alger. Des responsables, qui ont échappé aux arrestations de novembre, constituent, sous la direction d'Oulesbir, Zitouni, Omar Zebiri, Aït Kaci Ali, Mostefa er-Rafa, deux « organisations de choc » clandestines, dites « El-Fidayoun », dont les petites cellules, fortement cloisonnées, sont dirigées depuis quatre P.C. installés rue du Lion, rue Liebert, rue Sidi-ben-Ali et rue Caton. Des militants venus de France renforcent bientôt ces groupes. L'organisation du F.L.N. prend très mal la mise sur pied de ces formations rivales. Les premiers affrontements armés entre militants du F.L.N. et militants du M.N.A. commencent à cette époque, tant en Algérie qu'en France.

Abane menace les messalistes

Dans le premier tract du F.L.N. qu'il a rédigé, le 1er avril, Abane fait clairement allusion au M.N.A. dans un passage sur le nécessaire châtiment des traîtres. Messali, transféré par les autorités pénitentiaires françaises à Belle-Ile-en-Mer en mars, puis à Angoulême en avril, et Moulay Merbah — libéré le 6 mai 1955 à la suite du succès des démarches du commandant Monteil, qui voudrait entamer le dialogue avec des représentants des différentes tendances du nationalisme algérien — ripostent, avec une violence égale, dans les circulaires intérieures qu'ils envoient à leurs militants. A la fin de mai, la direction clandestine du M.N.A. d'Alger condamne à mort Krim Belkacem, Omar Ouamrane, Ben Youssef Ben Khedda, ennemi de Messali, qui vient de sortir de prison, et un responsable clandestin F.L.N. du Constantinois, Lakhdar Ben Tobbal, qui est considéré comme « plus anti-M.N.A. que le chef de la wilaya 2, Zighout Youssef ».

La direction du M.N.A. s'occupe, en même temps que de l'organisation de ses

(Suite page 370)





La basilique Notre-Dame d'Afrique, dont
la Vierge noire se dresse, face
au grand large, sur les hauteurs d'Alger.
C'est la Vierge des navigateurs.
On y monte en pèlerinage.

Pierre Tétrel

Abane et Krim optent pour la liquidation de tous les messalistes

(Suite de la page 367)

réseaux urbains, de l'implantation de « mini-maquis » dans certaines régions rurales. Il est en effet important pour la propagande et l' « action psychologique » du M.N.A., de pouvoir dire que les *moudjahidin* du mouvement appartiennent, eux aussi, à la *Djeich et-Tahrir,* à l'Armée de libération nationale, dont les actions de plus en plus spectaculaires exaltent les masses algériennes.

Tolérer ou massacrer ?

Ces maquis sont installés à Guenzet, dans l'est de la Kabylie (cinq cents hommes en uniforme, sous les ordres de Bellounis, ancien conseiller municipal M.T.L.D. de Bordj-Ménaïel), sur les contreforts du Djurdjura, dans la vallée de la Soummam et, non loin de l'endroit où cette vallée débouche sur le grand axe routier Alger-Constantine, au douar er-Rich, près de Bouira. Des « missions d'information » de militants algérois du M.N.A. envoyés visiter ce « douar en armes » sont organisées par un vétéran du P.P.A., Khelifa Ben Amar, qui est entré, en 1943, en liaison avec le directeur de la Sûreté de l'époque, Wrolik, et qui garde depuis cette date des rapports avec les services spéciaux français.

Ceux-ci semblent décidés à utiliser, à l'exemple de ce qui s'est fait en Indochine, ce que de Gaulle appelle « la discorde chez l'ennemi » et à jouer le M.N.A. contre le F.L.N. La politique à suivre à l'égard du M.N.A. n'est d'ailleurs pas, en ce printemps de 1955, très clairement définie par le cabinet de Soustelle. Si certains adjoints du gouverneur sont en effet partisans de « protéger discrètement les agents du M.N.A., tout en les surveillant, de manière qu'ils aillent semer la pagaille dans les milieux favorables au F.L.N. », d'autres disent, en revanche, qu'il faut « coffrer les M.N.A. comme tous les autres nationalistes ».

Tolérer le M.N.A. ou l'attaquer de front ? C'est un choix un peu semblable que doit faire la direction du F.L.N. Celle-ci discute longuement pour savoir s'il faut supporter la présence des maquisards du M.N.A., notamment dans les secteurs où ils bénéficient d'une certaine sympathie de la population et où le rapport des forces leur est, de ce fait, favorable, ou s'il faut, au contraire, prendre tous les risques pour arriver à les liquider physiquement. Abane Ramdane et Krim Belkacem optent finalement pour la seconde solution. Il font égorger par leurs soldats quelques militants isolés du M.N.A. — agents de renseignement et de liaison ou ravitailleurs des groupes messalistes —, puis décident d'affronter l'adversaire dans des batailles rangées.

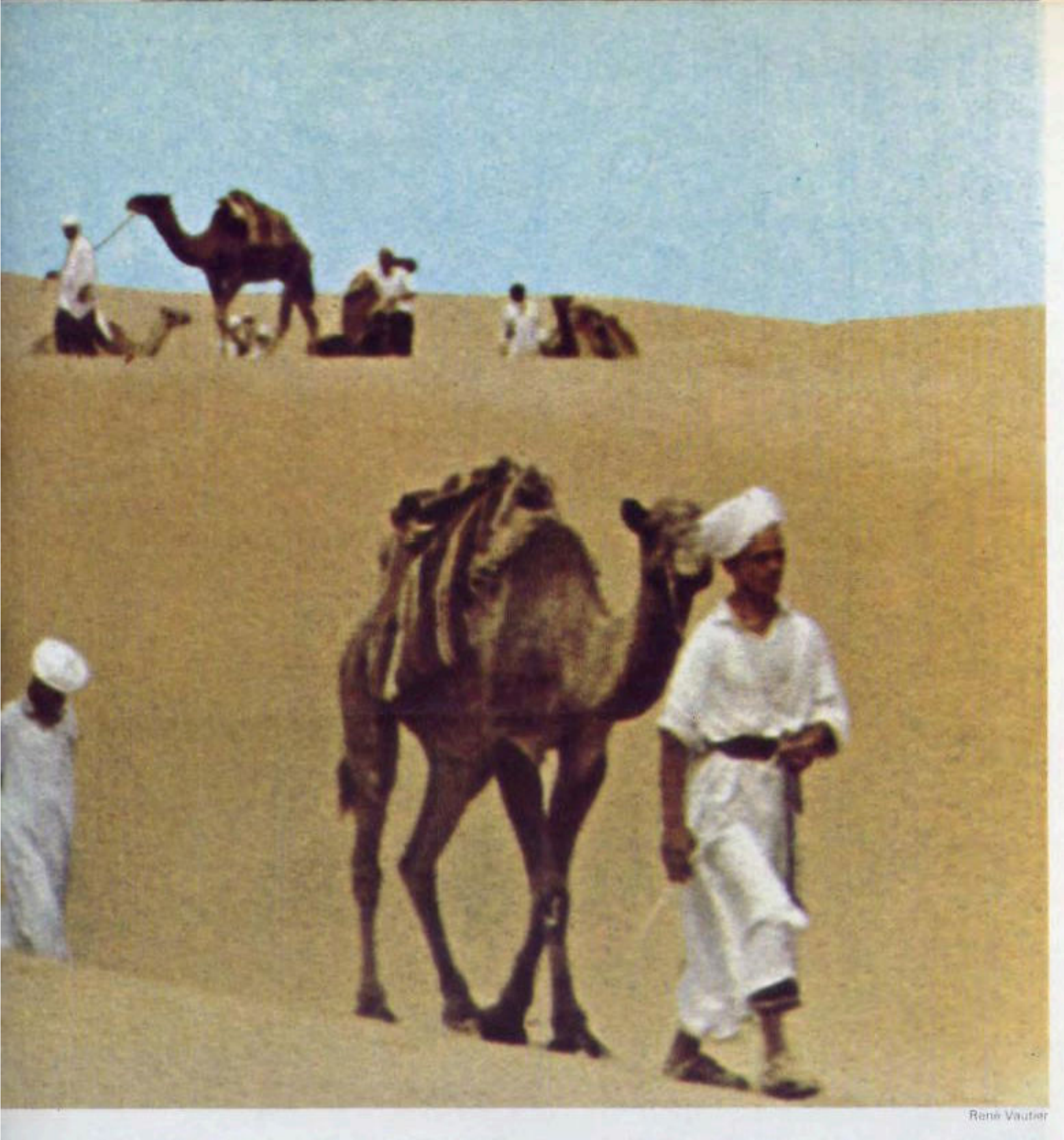
Un maquis liquidé

Dans le courant du mois de juin, Krim Belkacem fait venir à son P.C. l'un de ses adjoints Slimane Dehiles, *alias* Si Sadek, un ancien colporteur qui, dès novembre 1954, a quitté l'est de la France pour rejoindre les rangs du F.L.N. en

Coll. Tallandier



A gauche, le « général » Bellounis au milieu de ses troupes. *A droite,* Amirouche, au milieu des siennes. Entre messalistes comme Bellounis et « frontistes » comme Amirouche, la lutte sera sanglante et ira jusqu'à l'extermination des partisans de Messali. Bellounis pactisera avec la France.



René Vautier

Ces inoffensifs chameliers sont, en réalité, des passeurs d'armes venus de Tripolitaine et entrant en Algérie par les confins sahariens. Une des portes du trafic est l'oasis de Biskra, au sud de l'Aurès. Il faudra attendre la construction du barrage à la frontière franco-tunisienne pour mettre un terme au passage des hommes et des armes.

Algérie, et il lui ordonne d'aller attaquer, avec un commando de 25 hommes, le groupe messaliste de Si Rabah, qui opère dans la région de Bouira-les-Oucifs.

Les hommes du commando, qui se font passer pour des combattants du M.N.A., retrouvent bientôt la trace de Si Rabah dans la montagne. Le chef messaliste et sa petite troupe de 34 hommes dorment dans une grotte non gardée qu'ils ont transformée en cachette. Si Sadek attaque à l'aube. Son commando abat les deux M.N.A. qui essaient de résister à l'entrée de la caverne, puis il met en joue les autres, qui se rendent et se laissent désarmer sans résistance.

Si Sadek fait descendre la colonne des captifs jusqu'au douar des Beni Bouadous. Il fait libérer, pour se gagner la population locale, les prisonniers qui sont originaires du village, mais les autres sont abattus à la mitraillette. En revanche, Si Sadek parlemente avec Si Rabah. Ce dernier lui assure qu'il a désormais compris « de quel côté sont la force et la justice » et il promet de rallier le F.L.N. si on lui rend sa liberté. C'est ce que fait le chef F.L.N., bon prince, mais prince imprudent, car Si Rabah ne tiendra pas sa promesse.

Dès qu'il apprend le succès de la mission de son lieutenant, Krim Belkacem charge un autre de ses adjoints de liquider, « dans la foulée », le maquis M.N.A. de Guenzet. Sept cents combattants du F.L.N. seront, cette fois, engagés contre les redoutables partisans de Bellounis. La tâche est rude, mais elle est à la mesure de l'homme énergique à qui elle a été confiée : Amirouche.

Amirouche contre Bellounis

Dans son opération contre Bellounis, Amirouche va bénéficier d'une chance que n'a pas eue Si Sadek : la population de la région de Guenzet, durement imposée par le leader messaliste, est, à la différence de celle des Oucifs, plutôt hostile au M.N.A.

Grâce à cet atout, l'adjoint de Krim Belkacem peut envoyer ses hommes, répartis en petits commandos, prendre position, sans éveiller l'attention, sur les crêtes entourant le vallon où la troupe de Bellounis a commis la faute stratégique d'établir son campement.

Lorsque Amirouche donne l'assaut, à la tête de ses partisans, il a sur Bellounis et son groupe encerclé, le double avantage de la surprise et du terrain. A la fin d'un combat qui dure quarante-huit heures et que les unités françaises voisines laissent se dérouler sans intervenir, car elles ont reçu l'ordre de « laisser les fellaghas rivaux régler leurs comptes entre eux », le succès du chef F.L.N. est écrasant. Il serait total si Bellounis n'avait pas réussi à « décrocher » et à s'enfuir ▶

Zighout Youssef et Lakhdar Ben Tobbal sont les deux responsables des massacres du 20 août, dans le Nord constantinois, notamment ceux d'El-Halia et d'Aïn-Abid. Quelque temps après, Zighout Youssef sera tué, les armes à la main, au cours d'un accrochage. ▼

Coll. particulière



Coll. A. Lakhdi



A. Kahia



Zighout Youssef *(ci-dessus)* et Ben Tobbal.

Le « rapport Ahmed » : de nouveaux problèmes

Le « rapport Ahmed », envoyé au Caire par Mohamed Boudiaf, fut saisi, le 21 juin 1955, par la police. Ce document permettra de faire éclater au grand jour les contacts pris par le Front de Libération nationale avec un des chefs des centralistes, Ferhat Abbas.

Mon cher Omar,

D'abord je réponds poste par poste à ta lettre. Pour Michelet, nous ne serons vraiment tranquilles que lorsque tu auras réglé définitivement la question. Il faut voir à tout prix Amirouche et savoir s'il n'y a pas anguille sous roche. Tu me parles du chef de zone de la Haute. Qui est-ce ?

J'ai pris bonne note pour la question des effets. La question sera étudiée et réglée.

Tu me demandes des cachets. Qui t'a dit que j'ai des cachets ? Pourtant, au moment de ton départ, il n'y en avait pas.

Voilà, je me suis débrouillé : deux systèmes de cachets, mais ce ne sont pas des cachets ronds. On compose à volonté ce que l'on veut. Front, Armée ou Chef de zone. Ils sont rectangulaires. J'ai déjà donné un à Arezki pour la Kabylie, j'ai gardé l'autre pour Alger. Mais je pense te l'envoyer. Ici nous n'en avons pas besoin et puis j'essaierai d'en avoir un autre. Mais je ne peux pas te l'envoyer aujourd'hui. Il est 8 heures du soir, l'agent de liaison part demain et le cachet est chez Ahsine, pas à la maison, mais caché chez un autre. Car il y a alerte encore, les frères de Haradj et Saïd, le chauffeur de la Redoute, sont arrêtés...

Cartes d'état-major et ... pris note. Au sujet de ton retour ici, je reviendrai plus loin sur la question.

J'ai répondu à toutes les questions, maintenant venons à la situation ici.

Tout d'abord, un grand travail a été fait.

I. – Contact avec Abbas. Il est d'accord pour que ses amis soignent nos blessés. Il nous donnera des médicaments et ce qu'il pourra comme argent. J'ai chargé quelqu'un de voir si la marchandise est prise.

Arezki et moi l'avons vu en personne, il nous a posé trois questions :

1) Est-ce que ma politique vous gêne ? Si oui, je me retire, si non, je persévère. On lui a répondu : d'accord, continue.

2) Que puis-je faire pour vous aider ? On lui a répondu : médecin, médicaments, finance. Il a répondu : je ferai de mon mieux.

3) Dans le cas où la France me contacte pour proposer un arrangement, que dois-je faire ? Notre réponse : viens nous voir ; si nous sommes d'accord, nous te dirons d'accepter ; si nous ne sommes pas satisfaits, nous te dirons : refuse. Il nous a répondu : d'accord.

II. – Contact cheikh Tebessi. Rendez-vous ici, avec Arezki et moi, manqué. Il a été suivi par la police. Deux des nôtres l'ont vu. Entièrement d'accord avec nous. Il fera tout pour nous aider, propagande. Il est prêt à rédiger les tracts en arabe, mais point d'argent.

Je ne sais si je t'ai tout dit. Je m'arrête, j'ai un rendez-vous dans un moment.

Fraternellement

Ahmed

P.-S. – Tâche d'envoyer un agent de liaison tous les dix-quinze jours. Ainsi, nous pourrons nous renseigner mutuellement et nous aider.

Tâche de voir ce qui se passe en Petite Kabylie. Arezki ne peut pas y aller. Il est pris ici. D'ailleurs, cette fois, il va se soigner. Je n'ai pas le temps de me relire. Si j'ai sauté des mots, tant pis ! Bon courage et bonne chance !

Un élément nous a donné avant son départ au maquis une petite camionnette. La Vedette, je l'ai prise à la Redoute.

L'agent de liaison prendra avec lui le contingent de la Haute, des tracts mozabites et tabac. Les directives sont déjà parties à Souk.



C. Capa/Magnum

la Fédération de France du F.L.N. reçoit de Yacef Saadi, Mahsas et Boudiaf, réunis en Suisse, l'ordre d'exécuter Messali Hadj

pour tenter de rejoindre Si Rabah vers le sud, vers le triangle Aflou-Berrouaghia-Touggourt (où il parviendra, plus tard à créer de nouveaux maquis avant que ce territoire, « purgé des éléments M.N.A. », devienne, finalement, celui de la wilaya 6 du F.L.N.). Les principaux lieutenants de Bellounis sont faits prisonniers. Les hommes qui n'ont pas réussi à s'enfuir sont liquidés.

Batailles à Alger et en France

Ces deux engagements, auxquels il faut ajouter la destruction du groupe armé M.N.A. d'Amar Driss au douar Flik et la liquidation de sept partisans M.N.A. à Mizrana, mettent fin à l'épisode des maquis messalistes de Kabylie. Le duel F.L.N.-M.N.A. se poursuit cependant sur d'autres fronts, en Algérie et à l'étranger.

A Alger, les explications au revolver ou au couteau entre militants des deux mouvements sont devenues fréquentes depuis le mois d'avril, et elles deviennent plus nombreuses encore, au début de l'été, lorsque le responsable messaliste Ferkoul Larbi, venu de France, réorganise les formations d'*El-Fidayoun,* confie l'un des plus importants secteurs de la Casbah à Mohamed Hamani, assisté de Hattab Larbi et d'Alem Boudjema, et met systématiquement l'accent sur la lutte contre le F.L.N.

A Paris, la direction du M.N.A. est informée par certains services du ministère de l'Intérieur français, après l'arrestation du leader F.L.N. Terbouche (26 mai), que le 23 mai, au cours d'une réunion tenue à l'hôtel Couronne, à Zurich,



◄ C'est aux Nations unies que le F.L.N. jouera sa partie la plus délicate : faire condamner la France. Chaque fois que l'affaire algérienne passera à l'O.N.U., les maquis ou le terrorisme urbain connaîtront un regain d'activité. Et les réactions violentes des Européens joueront en faveur du Front.



Anouar Es-Sadat. ► C'est grâce à l'O.N.U. que le problème algérien prendra une dimension internationale. Si l'aide matérielle est encore restreinte, l'appui des pays arabes est déjà acquis aux insurgés. Le futur président de la R.A.U. interviendra pour eux fréquemment en séance publique ou dans les réunions privées.

R. Burri/Magnum

et interrompue inopinément par la visite de policiers suisses, Mohamed Boudiaf, Ali Mahsas et Yacef Saadi ont décidé de renforcer les commandos antimessalistes du F.L.N., et ont même communiqué à la fédération de France du « Front » un projet visant à liquider physiquement les principales vedettes du M.N.A., à commencer par Messali Hadj. Les dirigeants du M.N.A. font à leur tour condamner à mort, par un « tribunal » présidé par Embarek Abdallah Filali, divers responsables F.L.N., ainsi que « le traître Ali Mahsas ».

Messali Hadj directement menacé

Le M.N.A., cependant, perd régulièrement du terrain au fur et à mesure que l'opinion algérienne prend conscience que c'est essentiellement le F.L.N. qui mène la lutte nationale. Dans plusieurs arrondissements de Paris et dans plusieurs localités de l'Est, notamment Sochaux, des sections entières du M.N.A. passent au F.L.N. En outre le M.N.A. va être affaibli par l'arrestation, en juin, d'Embarek, appréhendé à Paris, et immédiatement transféré à la prison de Tizi-Ouzou.

Prenant position sur ce que la presse parisienne appelle « les règlements de comptes entre Nord-Africains », le F.L.N diffuse un tract dans lequel il déclare notamment : « Sur l'instigation de Messali et des conseillers trotskistes (1) du M.N.A., des militants du F.L.N. ont été lâchement attaqués, par-derrière, par des Algériens induits en erreur. Nous prenons à témoin le peuple algérien des conséquences graves que pourraient avoir de tels actes. Au moment où, les armes à la main, nous combattons le colonialisme, Messali, pour assouvir sa mégalomanie et son égocentrisme, essaie une nouvelle fois de dresser les patriotes algériens les uns contre les autres. Nous tenons à l'aviser que les hommes du Front de libération ont déjà pris leurs responsabilités face au colonialisme français et qu'ils sont prêts à les prendre face à quiconque entravera la marche du peuple algérien vers sa libération. »

(1) Allusion aux liaisons étroites établies par le M.N.A. avec le groupe trotskiste de Pierre Lambert.

Au Caire, Ahmed Mezerna et Chadli Mekki, dépêchés par Messali auprès de Nasser et renforcés, quelques semaines plus tard, par Embarek, envoyé pour une brève mission dans la capitale égyptienne, ont rapidement perdu la partie auprès du Raïs, beaucoup plus sensible à l'influence de Ben Bella. Après une ultime et infructueuse entrevue avec l'adjoint de Nasser, Anouar Es-Sadat, ils ont été emprisonnés, et les autorités de la R.A.U. refusent de répondre à Moulay Merbah, qui écrit lettre sur lettre pour demander de leurs nouvelles et les faire libérer.

Conflit au Caire

Le M.N.A. marque, en revanche, quelques points au Maroc, en Tunisie, où son « antenne », l'avocat Belbegra, organise un groupe de sympathisants au sein de l'Association des étudiants algériens de l'université Zitouna, et au Moyen-Orient, où sa propagande parle, pour la première fois, à propos du train de vie, présenté comme fastueux, de la « délégation extérieure du F.L.N. », des « rebelles de palace ». Un représentant de Messali, Bouhafa, s'agite dans les couloirs de l'O.N.U., où l'on parle pour la première fois d'inscrire la question algérienne à l'ordre du jour des travaux de l'Assemblée générale des Nations unies. Un autre délégué de Messali, Oulesbir Larbi, a pu nouer certains contacts en Espagne avant son arrestation par les autorités franquistes. Enfin des émissaires secrets du M.N.A. entrent en rapport, à Tripoli, avec certains services spéciaux américains — vivement combattus par Ben Bella — qui promettent d'envoyer armes et argent à de futurs maquis messalistes.

Ces activités diverses de l'adversaire inquiètent suffisamment, à Alger, la direction du F.L.N. pour que celle-ci décide que la représentation extérieure du mouvement ajoute à sa tâche prioritaire — l'accélération des envois d'armes aux maquis F.L.N. — la mission de « contrer les agents du M.N.A. dans toutes les capitales où ils se trouvent ». Cet objectif est assigné, par exemple, aux délégués qu'Abane et son équipe vont bientôt envoyer à l'étranger : le cheikh Bachir El-Ibrahimi, leader des ulémas, le professeur d'arabe Abdelhamid Mehri, qui gagne Tunis, puis Damas, et enfin le Dr Lamine Debaghine, qui a été arrêté le 21 juin pour « activités pro-F.L.N. », puis libéré « faute de preuves », et qui, désormais trop repéré pour être efficace en Algérie, se rendra au Caire, après un bref passage par la Suisse. H

Albert Paul LENTIN

FERHAT ABBAS SE "RECYCLE": IL PASSE AU F.L.N.

EXPRESSION du « nationalisme modéré » de la petite bourgeoisie et des intellectuels algériens, l'Union démocratique du Manifeste algérien (U.D.M.A.) de Ferhat Abbas est un parti qui, même après le déclenchement de l'insurrection de novembre 1954, est demeuré légaliste. Ses représentants dénoncent la répression contre les musulmans du haut de la tribune de l'Assemblée algérienne (débat de novembre 1954) ou dans des conférences de presse comme celle qu'organise, le 2 février 1955, une délégation présidée par le Dr Foudil Ben Salem, mais ils continuent à siéger dans les diverses assemblées où ils ont été élus. L'U.D.M.A. prend même la décision de participer aux élections cantonales — pourtant boycottées par le F.L.N. et le M.N.A. — des 17 et 24 avril (elle obtiendra 8 sièges — dans le Constantinois — sur 75). L'Association des ulémas, dont l'U.D.M.A. est très proche, adopte la même attitude, et ses principaux leaders — Toufik El-Madani, les cheikhs Kheireddine, Bachir Taleb Ibrahimi et Larbi Tebessi — ont, avec le gouverneur Soustelle, des conversations qu'ils qualifient eux-mêmes de « constructives » au sujet du projet de réforme du statut du culte musulman en Algérie.

Novatin



Novatin

A aucun moment, dans sa lutte de leader nationaliste, Ferhat Abbas *(à droite)* n'envisageait de rupture complète avec la France. Par ses manières, par ses habitudes, il était plus proche d'un député radical socialiste que d'un Abane Ramdane. Après son entrée de fait dans le F.L.N., Abbas se rendra à Paris, où il descendait jusque-là hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard *(ci-contre, en bas, à gauche)*. Désormais, ce sera « le Plat-d'Étain », dans le 3e arrondissement *(en haut)*. A Paris, Ferhat tentera d'amener des parlementaires français à le soutenir, pour éviter le pire. L'échec de Ferhat Abbas marquera le tournant décisif de sa vie politique.

Le tournant

Ferhat Abbas, cependant, suit avec un mélange de fascination et de crainte, et, en tout cas, avec beaucoup d'attention, la montée du F.L.N. Il a un peu connu Abane dans les années 1948-1950, à Sétif, et, dès le mois de février 1955, il lui fait dire par divers intermédiaires — dont l'avocat Ali Boumendjel, le plus jeune, le plus dynamique et le plus « engagé » des leaders de l'U.D.M.A. — qu'il souhaite mener son action « parallèlement » à celle du F.L.N.

Abane est suffisamment avisé pour comprendre l'intérêt politique qu'il aura

B.N. Photo Bablin

EGALITE

Ministère de l'Afrique du Nord

LA VOIX DE L'ALGERIE sera-t-elle entendue à PARIS?

Même coiffé du fez le beni-oui-oui trahit les aspirations du peuple

par Aziz KESSOUS

Un geste de Justice et d'apaisement

L'Algérie vivra-t-elle Oui, mais à la condition de détruire le régime colonialiste

Au Congrès de "FRANCE-URSS"

Le procès des phalangistes

Les juges comprendront-ils que seuls des français ont trahi la France ?

En toute égalité

Et Messali?

L'ère du YAOULED sera-t-elle close

abonnez-vous "EGALITE"

◄ Le n° 5 d'*Égalité*, dont il n'est que de lire la première page pour comprendre la tendance. Le journal est daté du 18 octobre 1944. Deux mois avant, en août 1944, Ferhat Abbas créait le parti des « Amis du Manifeste et de la liberté ». Il sera « noyauté » par le P.P.A.


Holmès-Lebel

à mettre Abbas dans son jeu. Il use de toute son influence pour vaincre les réticences de bon nombre de vétérans de l'O.S. et du C.R.U.A. placés aux postes de responsabilité du F.L.N. clandestin et peu enthousiastes à l'idée de collaborer de nouveau avec les « réformistes ». Lorsque lui-même et Krim Belkacem échappent de justesse, le 23 mars, à la « souricière » qui est tendue par les policiers du commissaire Gonzalès et dans laquelle tombe Rabah Bitat, la question d'un ralliement global de l'U.D.M.A. au F.L.N. était inscrite à l'ordre du jour de cette réunion d'état-major.

Cinq jours plus tard, Ahmed Francis, premier lieutenant de Ferhat Abbas, et le cheikh Kheireddine, vice-président de l'Association des ulémas, font partie de la délégation de cinq personnalités musulmanes que Vincent Monteil introduit nuitamment et secrètement dans le bureau privé du gouverneur, au palais d'Eté. Le but de Soustelle est de faire avaler aux porte-parole de la communauté musulmane, et à cette communauté elle-même, la pilule de l'imminente proclamation de l'état d'urgence. Soustelle qui, pour rassurer, cherche à se faire convaincant, pathétique, explique que l'état d'urgence, limité à certaines régions troublées, évitera l'état de siège, qui serait beaucoup plus grave, et qu'il ira de pair avec la mise en œuvre de réformes favorables aux musulmans. Ahmed Francis se félicite de ces bonnes dispositions, mais il exprime la crainte que les fonctionnaires et les militaires agissant sous le couvert de l'état d'urgence et ne partageant pas les opinions libérales du gouverneur, ne commettent de nouveaux abus sans que personne puisse désormais les contrôler.

Le slogan " Algérie algérienne "

Comme la suite des événements justifie largement de telles inquiétudes — la répression s'accentue et les condamnations à mort d'Algériens pleuvent (sans être exécutées...) —, l'entrevue du 28 mars peut être considérée comme le tournant à partir duquel l'U.D.M.A. s'écarte définitivement de Soustelle et se rapproche nettement du F.L.N.

Le 15 avril, Ferhat Abbas prononce, à Djidjelli, un discours très dur dans lequel il lance une formule nouvelle, « l'Algérie algérienne » et une apostrophe retentissante : « Le seul hors-la-loi, ici, c'est le régime colonial ! »

Un mois plus tard, un de ses émissaires, Amar El-Khama, homme de confiance de la section U.D.M.A. de la basse Casbah, prend contact à Ighil-Imoula, en Kabylie, avec un agent de liaison de Krim Belkacem auquel il ▶

A. Kahia



◀ C'est à l'issue d'une entrevue qu'il a avec Abane Ramdane, à Alger, que Ferhat Abbas prend la décision de rejoindre le F.L.N. A cette époque, au printemps de 1955, Abane Ramdane est l'homme fort de la rébellion. Et sans doute le plus intelligent. Comprenant l'intérêt politique qu'il y aurait à « rallier » Ferhat Abbas, c'est Abane qui va convaincre les « maquisards » de l'opportunité d'un tel recrutement, pour la « propagande ».

Gamma



◀ Mis au courant assez vite – par une lettre trouvée sur un militant F.L.N. au cours d'une opération de police – du nouvel engagement de Ferhat Abbas, Jacques Soustelle préviendra immédiatement le ministre de l'Intérieur, Bourgès-Maunoury. Mais, d'abord, il hésitera à faire arrêter le parlementaire. D'ailleurs, c'est en homme libre, muni d'un passeport français, que Ferhat Abbas partira finalement pour Le Caire.

La tentative de la dernière chance du gouverneur Jacques Soustelle

Tous les efforts de Jacques Soustelle semblent réduits à néant après la saisie du « rapport Ahmed ». Il n'a pas cependant perdu tout espoir et en donne les raisons au Ministre de l'Intérieur, Maurice Bourgès-Maunoury.

Je tiens à vous rendre compte, à titre strictement personnel, *des résultats d'une opération de police qui a eu lieu le 21 juin et dont les développements peuvent avoir une assez grande portée. J'estime que certains éléments ne sauraient en être portés à la connaissance publique ni même à celle du parquet (au moins pour le moment) en raison de leur caractère politique ou de leurs possibilités d'exploitation policière...*

1) Rapport d'activité *(photocopie jointe) : il est hors de doute qu' « Abbas » (cité pages 2 et 3) n'est autre que Ferhat Abbas et que celui-ci a promis certains concours aux organisations rebelles. Certes, une telle position peut surprendre. A la vérité, elle s'inscrit malheureusement dans l'ordre actuel des choses. Il ne faut point se leurrer : les « notables » musulmans ont presque tous, peu ou prou, des contacts avec les clans rebelles et, parmi eux, figurent des hommes qui, de tradition ou d'intérêts, se qualifient d' « amis de la France ». On cite des députés, des caïds, d'autres personnalités encore, qui ont des attaches avec les hors-la-loi et leur versent des subsides. Les uns agissent sous la contrainte, la menace ou l'empire de la peur ; d'autres par calcul politique, estimant que les extrémistes, quoique peu nombreux, constituent désormais une force non négligeable. La comparaison avec la Tunisie s'impose : de même que, dans la Régence, les fellaghas étaient dans une large mesure une expression du Destour, les hors-la-loi représentent, en Algérie, l'aile marchante du nationalisme politique ou religieux.*

Le cheikh Tebessi, qui est un des principaux chefs des ulémas, s'est également révélé d'accord avec les envoyés de Krim. Il n'y a pas lieu non plus de s'en étonner.

Si j'ai donné mon accord à l'arrestation du docteur Lamine Debaghine, j'ai estimé que le cas d'un Ferhat Abbas ou d'un cheikh Tebessi devait être considéré et traité avec une grande prudence.

Devais-je, au vu d'un tel document, livrer à la justice ces deux leaders ? J'aurais alors engagé une partie dangereuse que je n'étais pas assuré de gagner. Dois-je rappeler que l'U.D.M.A. est actuellement le seul parti politique musulman autorisé et organisé et que son audience, sans être considérable, est cependant importante ? Quant aux ulémas, ils représentent une force incontestablement très grande qui, par là même qu'elle touche aux fibres religieuses, peut subitement prendre une ampleur presque sans limites.

Une mesure contre un Ferhat Abbas ou contre un Tebessi s'accompagnerait nécessairement d'une action d'envergure contre l'U.D.M.A. et contre les ulémas. Ce serait alors pourvoir la rébellion et s'exposer, de la part des ulémas, à un ordre de révolte de caractère religieux. Vous conviendrez que je ne puisse, dans les circonstances actuelles, placer l'Algérie dans un tel risque.

Il reste que je fais entreprendre à l'égard de Ferhat Abbas, de Tebessi et de leurs acolytes une surveillance stricte portant sur toutes leurs activités, et que je suis prêt, si la situation l'impose, à réviser ma position à leur endroit. Je compte d'ailleurs faire savoir à Abbas et à Tebessi – dès que l'enquête policière sera plus avancée – que je n'ignore rien des contacts qu'ils ont pris et que j'attends d'eux un changement formel d'attitude.

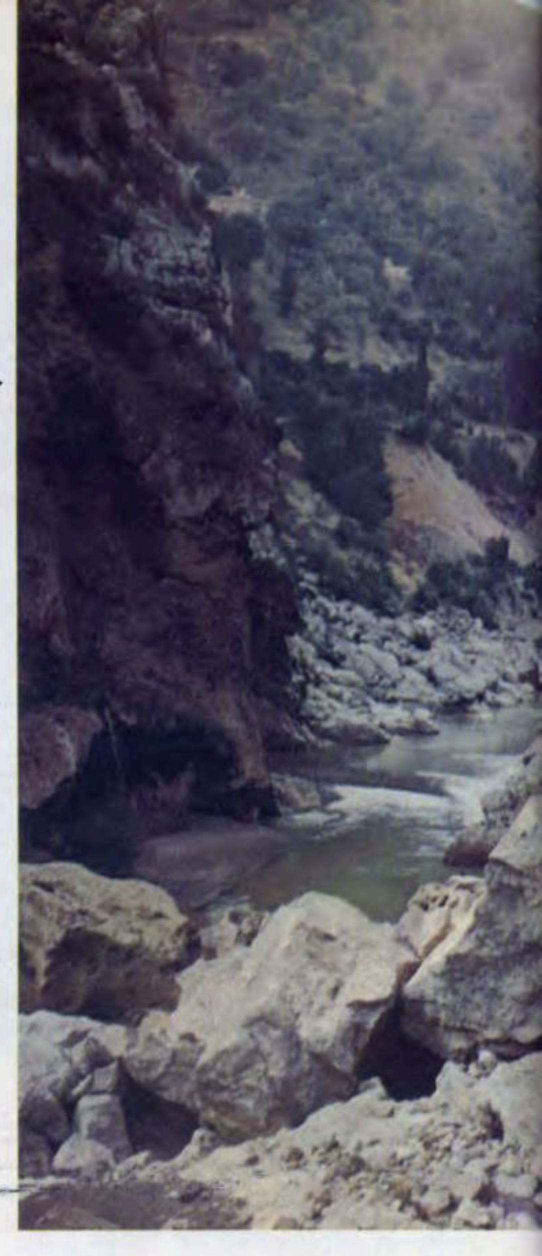
2) Lettre de Boudiaf. *Ce document est d'un très grand intérêt. Il tente de justifier la carence des leaders du Caire et des capitales étrangères. Il fait valoir que les fonds du C.R.U.A. à l'étranger ne dépassent pas quatre millions et que l'acheminement des armes se heurte à de grandes difficultés. A cet égard, la lettre de Boudiaf apporte une note favorable à notre action, tout comme, d'ailleurs, certains passages du compte rendu à Krim Belkacem, qui mettent en valeur les déficiences de l'organisation rebelle.*

Vous conviendrez avec moi que les considérations que je viens de vous exposer doivent rester strictement confidentielles. La partie est difficile et il faut éviter toute interférence susceptible d'en compromettre le déroulement.

Jacques Soustelle


A. Kahia

◄ **Le docteur Lamine Debaghine. De 1942 à 1947, il préside l'organisation clandestine du P.P.A. Il fera partie des « Algériens du Caire », en 1955.**



Les gorges de Palestro, en Kabylie, où se tendront les embuscades les plus meurtrières de la guerre d'Algérie. Un terrain favorable, sinon idéal, pour mener la guérilla. ►


Coll. Viollet

◄ **Ahmed Boumendjel. En 1939, il est l'avocat de Messali Hadj. Puis il devient l'un des amis les plus proches de Ferhat Abbas. Son frère, Ali, meurt tragiquement, après son arrestation.**

A. Kahia

◄ **Rabah Bitat. Un des premiers organisateurs de la Casbah, maquis urbain, il fera entrer Yacef Saadi dans les réseaux terroristes. Il est arrêté en février 1955.**

l'entrevue Abane-Ferhat : thé et sympathie dans un labyrinthe de risques et périls...

remet un message disant, en substance, que le chef de l'U.D.M.A. voudrait rencontrer le plus vite possible les chefs du F.L.N.

Ceux-ci saisissent la balle au bond. Rendez-vous est pris pour le surlendemain. Deux amis, Si Ahmed et « le Sergent » — c'est-à-dire Abane Ramdane et Omar Ouamrane qui quittera spécialement, pour cette rencontre, son P.C. de Palestro —, se présenteront en personne, à Alger, rue du Dr-Trollard, au domicile de Ferhat Abbas, situé au-dessus de l'épicerie mozabite de Si Smaoui, un sympathisant du F.L.N.

Ouamrane aime les petits fours

L'entretien qui se déroule dans le petit salon de l'appartement cossu du leader de l'U.D.M.A. est d'abord très général — académique même, dira Abane. Abbas rappelle tous les combats de l'U.D.M.A. depuis la création de ce mouvement. Ses interlocuteurs lui répondent que ces luttes, qui ont eu leur importance historique, ont maintenant fait leur temps, et que la nouvelle étape du combat est celle de la révolution algérienne dirigée non pas par les vieilles organisations, mais par le F.L.N.

Les perspectives d'avenir étant ainsi dégagées, on entre dans le vif du sujet. Assurés que leur hôte est maintenant décidé, en dépit de son âge et des risques qu'il va courir, à prendre sa place dans la révolution, les deux leaders du F.L.N. déclinent leur véritable identité et présentent deux revendications précises : l'U.D.M.A. devrait d'abord donner des gages et, tout en poursuivant son action légale qui, pendant un certain temps encore, peut avoir de l'intérêt, démontrer la sincérité de son évolution en apportant au F.L.N. une aide immédiate secrète, mais efficace. Elle

M. Constanty

devrait ensuite, à un moment dont l'opportunité serait à déterminer, se dissoudre en tant qu'organisation et incorporer ses militants dans le F.L.N. clandestin d'Algérie ou dans ses organisations représentatives à l'étranger.

« Tout cela mérite réflexion », dit Ferhat Abbas. Comment peut-on mieux réfléchir qu'autour d'une tasse de thé ? En l'absence de la maîtresse de maison, Marcelle Abbas, l'épouse européenne du président, qui redoute un peu les suites de l'aventure qui va s'engager et qui, en tout cas, ne tient pas à apparaître devant ces nouveaux visiteurs, Ferhat Abbas offre lui-même le thé. Il apporte aussi des petits gâteaux qu'Ouamrane, le combattant fruste et affamé, tout heureux de goûter à ces délicatesses bourgeoises raffinées si différentes de la nourriture frugale du maquis, saisit par poignées et dévore gloutonnement, sous l'œil ironique d'Abane.

La conversation, lorsqu'elle reprend, en arrive vite aux problèmes concrets. Le « Front » cherche de l'argent ; Ferhat Abbas, qui a beaucoup de relations dans la haute société algérienne, pourra en trouver pour peu qu'il fasse collecter des fonds, avec la discrétion nécessaire, non plus pour l'U.D.M.A., en perte de vitesse et d'ailleurs endettée, mais pour le F.L.N. Le « Front » a besoin aussi de médicaments : rien ne sera plus facile à un pharmacien comme Ferhat Abbas de s'en procurer. Le « Front » demande enfin des volontaires pour diffuser ses tracts : il faudra que le président de l'U.D.M.A. persuade les membres les plus sûrs de son parti de participer à ces distributions de tracts, parfois dangereuses, mais qui permettront aux nouveaux venus de gagner leurs galons de militants vraiment révolutionnaires. Sur ces trois points, Ferhat Abbas s'engage sans réticence.

Un conseil de guerre

Ferhat Abbas a fait ces promesses à titre personnel, mais il ne peut rallier l'U.D.M.A. à la ligne de l'intégration dans le F.L.N. qu'après avoir consulté la direction du mouvement et après avoir, en particulier, obtenu l'accord de ses deux conseillers les plus intimes, « les deux Ahmed » : Ahmed Boumendjel et Ahmed Francis.

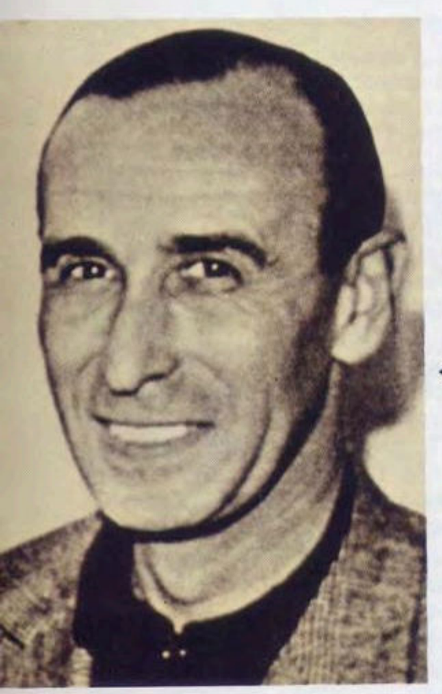
Fils d'un instituteur kabyle, ancien instituteur lui-même, Ahmed Boumendjel a poussé ses études jusqu'à la licence en droit, s'est inscrit au barreau d'Alger, puis de Paris, et s'est lancé très tôt dans la politique. Défenseur de Messali et conseiller municipal d'Alger avant la seconde guerre mondiale, élu de l'U.D.M.A. après la guerre, il a été membre de l'Assemblée de l'Union française. « Boum », comme l'appellent ses amis, possède une forte personnalité. Corpulent, jovial, massif de corps et subtil d'esprit, il s'impose par sa finesse, son sens de l'humour, son goût du dialogue et de la repartie qui fait mouche. Marié, tout comme Ferhat Abbas, à une Européenne — qui lui a donné deux filles —, ce collaborateur des revues de la rive gauche est pétri de culture parisienne, mais Soustelle a tort de penser qu'il pourrait être, de ce fait, « récupérable ». Ses sentiments nationalistes sont, en réalité, profonds et l'influence de son jeune ▶

A. Kahia



Ahmed Francis, un médecin qui a été le plus fidèle compagnon de Ferhat Abbas depuis la fondation des « Amis du Manifeste ». Il sera envoyé avec Ferhat au Caire, quand le F.L.N. décidera de renforcer la délégation extérieure. En réalité, Abane Ramdane veut faire « coiffer » Ben Bella, qui reste, pour les masses et les Européens d'Algérie, comme pour le commandement, le chef de l'insurrection.

des "amis du Manifeste" aux alliés du F.L.N. : pour le clan des modérés, une route semée d'affronts et de révisions déchirantes





Le palais d'Été, résidence des gouverneurs de l'Algérie, est situé sur les hauteurs de Mustapha, le quartier résidentiel, dans de superbes jardins tropicaux qui surplombent la baie d'Alger. C'est là que Jacques Soustelle recevra, en secret, un soir, des nationalistes musulmans amenés par ◀ Vincent Monteil, un des membres de son cabinet. Ce dernier finira par démissionner quand Soustelle, après les massacres du 20 août, évoluera. Attitude que l'on qualifiera de « virage à droite », qui ne définit pas la nouvelle politique du gouverneur de l'Algérie.

frère fait qu'à l'intérieur de l'U.D.M.A. il se montre plus sensible que d'autres au radicalisme qui s'est emparé de la jeune génération intellectuelle algérienne.

Originaire d'une riche famille terrienne de Relizane, le Dr Ahmed Francis a abandonné, en 1940, la médecine pour la politique, et, dès cette époque, il a noué avec Ferhat Abbas, son aîné de dix ans, une amitié qui, depuis lors, ne s'est jamais démentie. Les deux hommes ont, ensemble, rédigé le Manifeste de 1943, lancé l'hebdomadaire *Egalité* en 1944 et le journal *la République algérienne* en 1946, fondé l'U.D.M.A. Nourri dans le sérail des assemblées parlementaires françaises — il siège à l'Assemblée algérienne après avoir siégé au Palais-Bourbon et à l'Assemblée de l'Union française —, il en connaît tous les détours, mais il vient de réaliser que ces détours ne servent de rien à ceux qui s'assignent comme objectif, même à terme, l'indépendance de l'Algérie.

Ahmed Francis opte, comme Ahmed Boumendjel, pour l'acceptation des propositions d'Abane et pour l'entrée de l'U.D.M.A. dans le F.L.N. Courtaud, replet, légèrement bègue, il n'est servi ni par la prestance ni par l'éloquence, mais il apportera à la nouvelle cause qu'il embrasse tout l'acquis de son expérience de vieux routier.

Autres membres influents du *brain trust* de Ferhat Abbas, l'avocat Kaddour Sator, aussi fin juriste que remarquable bridgeur, et le cheikh Ahmed Bayoud, que l'on retrouvera quelques semaines plus tard au Caire, se prononcent dans le même sens qu'Ahmed Boumendjel et Ahmed Francis. Le conseil de guerre de l'U.D.M.A. se termine par une véritable entrée dans la guerre d'Algérie, car c'est là, personne n'en doute, l'inéluctable conséquence de l'adhésion du mouvement au F.L.N. Ali Boumendjel déclare à un de ses amis : « Notre parti a cessé d'être le lieu géométrique des élans patriotiques velléitaires, des blocages socioculturels et des trouilles profondes des intellectuels algériens. Le courant que nous représentions va se fondre dans le grand fleuve populaire — le F.L.N. — qui déferle sur le pays. » Le premier signe de cette « fusion » se manifeste très vite : à la fin de mai, Abane reçoit de Ferhat Abbas un chèque de 500 000 francs et un petit stock de médicaments.

Repéré

Dans ses nouvelles activités semi-clandestines, Ferhat Abbas joue de malchance. Un mois à peine après son adhésion secrète au F.L.N., il est en effet repéré par les policiers du nouveau directeur de la Sûreté, Pontal, qui vient de prendre ses fonctions.

Ceux-ci, prévenus d'un rendez-vous que devaient avoir, le 21 juin, Abane Ramdane et Omar Ouamrane, ont manqué de peu les deux chefs du F.L.N., mais ils ont arrêté leurs transporteurs, puis des agents de liaison. Ils ont pu ainsi saisir des documents, parmi lesquels une lettre envoyée au Caire par l'un des dirigeants de la délégation extérieure du



Film Jean Belanger

F.L.N., Mohamed Boudiaf, et un rapport d'activités d'un chef local du « Front » en Kabylie, Ahmed Driss. Ce dernier fait état, en termes non équivoques, des contacts pris entre l'organisation F.L.N., d'une part, Abbas et le cheikh Larbi Tebessi, de l'autre. L'exploitation de ces renseignements amène l'incarcération d'une quarantaine d'Algériens, avec l'accord de Soustelle. Le gouverneur autorise l'arrestation du Dr Lamine Debaghine (il se ravisera d'ailleurs ensuite et fera libérer rapidement l'ancien dirigeant du P.P.A., contre lequel les charges retenues par la police sont minces), mais il refuse que l'on emprisonne Ferhat Abbas et le cheikh Tebessi.

Pourquoi ? Soustelle s'en explique dans une lettre confidentielle et personnelle qu'il fait porter à Paris, le 23 juin, par courrier spécial, au ministre de l'Intérieur, Bourgès-Maunoury, et dont nous publions plus haut le texte (en même temps que celui du « rapport Ahmed » qui a été saisi par les services de Pontal, et qui met en cause Ferhat Abbas). La thèse du gouverneur est que, dans le contexte politique algérien, la haute administration française n'a pas intérêt à affronter ouvertement l'U.D.M.A. et les ulémas et qu'elle peut jouer plus habilement en faisant savoir aux leaders de ces deux mouvements qu'elle n'ignore pas leurs « relations coupables » avec le F.L.N., tout en exerçant sur eux, par ce moyen, un certain chantage pour les maintenir dans un « minimum de loyalisme ».

Ferhat Abbas, quant à lui, mesure parfaitement les impasses auxquelles peut le conduire son double jeu mi-légal, mi-clandestin, et il voit bien qu'il ne pourra en sortir que si le gouvernement français se décide à entamer d'urgence un dialogue sérieux avec l'état-major du F.L.N., de manière à empêcher que se développe l'engrenage implacable d'une guerre de plus en plus atroce et de plus en plus catastrophique pour les populations civiles.

Il obtient d'Abane, contre la promesse qu'un compte rendu détaillé de sa mission sera fait à la direction du F.L.N., le feu vert pour une « tentative de la dernière chance » à Paris. Il est autorisé par le chef du F.L.N. à proposer des pourparlers ayant pour objet la constitution progressive d'un Etat algérien, « étroitement associé à la France, mais avec souveraineté nationale, drapeau et citoyenneté algérienne ».

Le leader de l'U.D.M.A., flanqué de son fidèle Francis, descend à Paris, non plus à l'hôtel de Lisbonne, rue de Vaugirard, où il avait autrefois ses habitudes, mais dans un établissement plus discret du 3e arrondissement, à l'enseigne du « Plat-d'Etain ». Ferhat Abbas et Ahmed Francis passent leurs journées à tirer des sonnettes. Ils rencontrent diverses personnalités politiques, parmi lesquelles Edmond Michelet et même le maréchal Juin. Ils adjurent tous leurs interlocuteurs de « reconnaître, même à long terme, la vocation de l'Algérie à l'indépendance ». Leurs voix clament en vain dans le désert français. Ils achèvent de perdre, pour leur part, ce qui leur restait d'espoir. Abbas confie à de vieux amis personnels, comme le journaliste Edmond Brua ou comme son ancien professeur d'arabe au collège de Philippeville, Albert Lentin, sa déception et son amertume.

Le Rubicon franchi

Quand le leader de l'U.D.M.A., à son retour à Alger, rencontre — toujours en secret — Abane Ramdane, celui-ci, qui ne nourrissait pas beaucoup d'illusions, entame le dialogue en lui disant :

— Alors, c'est la paix ?

— Non, c'est la lutte, répond Abbas, transformé et durci.

Effectivement, le combat, même public, des leaders de l'U.D.M.A. se fait plus vigoureux. Le 24 juin, ils publient dans *la République algérienne* le télégramme qu'ils adressent au président du Conseil et au ministre de l'Intérieur pour protester contre « la décision inhumaine et illégale du préfet de Constantine qui a institué la responsabilité collective à l'encontre de la population musulmane ». Le 8 juillet, à Paris, Ahmed Francis interviendra pour apporter son plein appui au Congrès de la Mutualité, qui donnera naissance à l'Union générale des étudiants musulmans algériens, directement, bien que discrètement, liée au F.L.N. A la même date, Ferhat Abbas entreprendra une campagne systématique pour arracher à l'influence du gouvernement général les notables et les élus musulmans coopérant jusqu'alors avec les responsables de l'administration. **H**

Abdelhamid GAZZERAK



UNE CUISINE "PLEIN

ÇA allait du steak-pommes frites à la paella, du couscous au bœuf miroton, de la soupe à la mode arabe aux tripes à la mode de Caen, des harengs fumés aux sardines grillées, de la timbale napolitaine à la choucroute alsacienne, et j'en passe. En fait, ça allait de Dunkerque à Tamanrasset, et de la Baltique à la *mare nostrum*. Compte tenu de l'origine et des goûts de chacun, dans une allègre anarchie de gourmandises, plutôt rétive à la gastronomie telle qu'on en pratique l'art chez les vieux peuples civilisés. Rétive, mais pas ignare. Rentrant d'un mois de vacances parmi les Français de métropole, les Français d'Algérie n'avaient jamais assez de palais pour savourer leurs souvenirs :

— Un de ces coqs au vin, du côté de Chalon-sur-Saône ! Terrible !

Les mangeurs de poivrons-tomates-caldéro et *tutti quanti* écoutaient ce voyageur revenu de l'Olympe du « bien-manger » :

— Un canard à l'orange, « là-bas », c'est un canard à l'orange, fils ! Rien à voir avec celui que tu bouffes à Delly-Ibrahim !

Delly-Ibrahim. 10 kilomètres d'Alger. Premier village français créé en Algérie. Mais aussi rendez-vous des pieds-noirs qui se piquaient de gastronomie. A l'enseigne « Au bon canard », et dans un décor résolument rabelaisien, on vous servait du canard aux pêches, à l'orange, aux cerises. Fort bon. Mais comme l'autre avait dégusté le sien sur les bords de la Saône, il trahissait Delly-Ibrahim :

— Ses canards, à Delly - Ibrahim ? C'est plus maigre qu'un coq de Tiaret !

La cuisine n'avait pas de temps à perdre

Tiaret. Antique capitale berbère. Situé entre Alger et Oran. Réputé, de surcroît, pour le coriace de ses volatiles. Ajoutons à cela l'expression « elle a les mollets plus maigres qu'un coq de Tiaret », et revenons à nos moutons. Le mouton ! Fierté de la cuisine pied-noir. Jamais, au grand jamais, nous ne retrouverons ces petits moutons un peu secs, parfumés de tous les lentisques et de toutes les absinthes broutés sur les hauts plateaux d'Algérie et glorieux martyrs du méchoui.

— Le méchoui ? C'est un plat arabe !

— Devenu aussi, un plat pied-noir. Là, permettez-nous de faire les fines bouches. Si vous n'avez pas mangé de méchoui en plein soleil et en plein vent, rôtissant lentement depuis 9 heures du matin, près d'un trou plein de braises, et régulièrement arrosé de beurre fondu, parfumé aux herbes de là-bas, retournez à vos gigots normands. Vous ne saurez jamais ce que c'est qu'un régal. Bourré d'herbes et de sauce au poivre rouge, avec des gousses d'ail et du poivre. La chair recousue sur tout ça. Et tranchée d'un grand coup au moment où la bête est posée sur la table. Quant au couscous...

— Encore un plat arabe !

— Qui vous dit le contraire ? Nous en avions adopté la recette, généreusement. Mais, en Algérie, il ne serait venu à l'idée ni au goût de personne de

Montmarchais

Le mouton rôti à la broche, « mechoui », en Afrique du Nord. Les notables musulmans offraient à leurs invités ce plat qui se répandit rapidement, dès 1830, chez les Européens, civils et militaires. De la semoule de blé dur (« couscous »), cuite à la vapeur, servie avec de la viande de poulet ou de mouton, accompagnait le « mechoui ».

SOLEIL"!

manger du couscous avec les merguez. Hérésie ! Pas plus qu'on ne mange le couscous avec des brochettes. On les déguste avant ou après. Jamais avec le grain ! Le couscous se prépare avec du poulet ou du mouton, ou avec les deux. Pour le poulet, mieux vaut une vieille poule. Pour le mouton, du collier ou de l'épaule.

Notre cuisine n'était pas raffinée. Elle répondait surtout à de joyeux appétits. Elle était exubérante, savoureuse, remarquablement gaie. Seul, le pied-noir mangeait peu. « Un morceau de pain et deux rondelles de tomate », disait-il, exagérant beaucoup ! En famille, tout dépendait des origines de la famille. L'Oranie mangeait espagnol, le Constantinois plutôt italien, l'Algérois ouvrait l'éventail des menus. Blanquette de veau ou frita.

— Frita, c'était quoi ?

— Vous voulez la recette ?

— Compliquée ?

— Jamais ! La cuisine, en Algérie, n'avait pas de temps à perdre, comme dans tous les pays où les gens vivent



Pierre Tétrel



Charly de Bab-el-Oued/Photo M. Griscelli

L'anisette. Boisson nationale. Du moins, la boisson méditerranéenne, qui change de nom, mais non de saveur ni d'odeur, tout autour de la *mare nostrum*. Avec l'anisette, olives noires cassées et soubressade.

recettes de pionniers qui préparaient leurs

surtout dans la rue. Donc, une frita, c'est un grand plat de poivrons et de tomates coupés en deux, épépinés, frits à la poêle dans de l'huile d'olive de préférence. Un plat complet. A ces légumes frits on peut ajouter des œufs, cassés au moment de servir. Ou des côtelettes de mouton, qu'on a poêlées avant les tomates et les poivrons et qu'on remettra à cuire en couvrant la poêle.

Cuisine remarquablement gaie, oui. Il fallait assister à ces réunions d'amis, à ciel ouvert, dans un jardin ou la cour d'une ferme. Fête de la fourchette et de l'amitié, dont les Français d'Algérie raffolaient. On s'invitait selon un rite bien établi :

— Poussez la porte avec le pied !

Ce qui signifiait : « J'ouvre la maison, je prépare la table et le feu, j'ai mon idée sur le plat de résistance. Vous, faites le reste. »

Alors, chacun arrivait, portant le pain, le vin, les épices. L'anisette, les hors-d'œuvre et les desserts. Il ne s'agissait pas d'un repas minutieusement ordonné, on s'en doute ! En deux temps trois mouvements, la table était dressée dans un coin d'ombre et le feu pétillait au soleil. Sur la nappe, en vrac, de quoi rassasier un régiment ! Olives de Grèce, soubressade mahonnaise (rien à voir avec le *chorizo,* fumé et très relevé ; la soubressade, plus onctueuse, est faite avec du poivre doux), olives vertes « cassées », conservées dans le vinaigre, poivrons entiers aussi dans le vinaigre, larges sardines séchées dans un baril et qu'on appelait « côtelettes espagnoles ». Que sais-je encore ? Tout ça servait de *kémia,* séchait le gosier et appelait l'anisette ; l'invitant attisait son feu, entouré de conseillers : « Rajoute un peu de charbon, ça ira plus vite ! »

Le jaune d'une paella, le rouge d'une « macaronade » !

Mais ce feu, pourquoi ? Très vite, le maître de maison annonçait la couleur ; c'était le jaune d'une paella, ou le rouge d'une macaronade. Des plats qui se préparent en plein vent et qui cuisent vite. Chaque convive vient y mettre son grain

◄ La paella (« la poêle »). Le plat commun, le plat complet, le plat de l'amitié au soleil. Elle diffère selon les goûts et suivant qu'on est de Valence ou d'Alicante. Haute en couleur, la paella, c'est le plat de la fête et de l'été.

Les sardines ► en scabètche, « à la scabètche », comme disaient familièrement les pieds-noirs. Vinaigre, huile d'olive, ail, persil, thym et laurier. C'est le plat le plus courant, et le plus appétissant, qu'on mange chaud ou froid.

Charly de Bab-el-Oued/Photo M. Griscelli

de sel, sa poignée de safran, sa pincée de poivre. On surveille la cuisson à tour de rôle, en vigile attentif, et le verre à la main. Puis le plat est porté sur la table, sans façon, dans l'ustensile même de cuisson, paella pour le riz, ou grande terrine plate, allant au feu, pour la macaronade.

— Une macaronade, c'est quoi ?

— Vous vous en doutez !

— Des macaroni ?

— Oui, mais façon pied-noir. Dans un grand plat en terre, on commence par faire rissoler des rondelles de soubressade, des cubes de viande de mouton, des lardons, des oignons, en assaisonnant copieusement avec du poivre rouge doux, un ou deux piments de Cayenne. Alors, il faut ajouter la quantité d'eau nécessaire à la cuisson des macaroni, un bouquet de thym et de laurier. Quand les macaroni sont cuits, ajoutez une bonne poignée de gruyère ou de parmesan, à votre goût, et servez bouillant, arrosé de vin rosé, glacé.

En fait, ces plats étaient un héritage des premiers pied-noirs, venus d'Espagne, ou d'Italie, et qui cuisinaient eux-mêmes leurs repas, sur les chantiers. Un feu entre trois pierres, une vieille marmite, et mesurant les rations de riz à la main. Une ou deux poignées par personne. La paella, bien sûr ! Mais quelle merveille que la poule au riz, tout simplement — un riz bien safrané — ou que le lapin au riz, comme en préparaient les terrassiers espagnols, ces buveurs d'anisette sans eau, sous un arbre, au bord de la route, à la pause de midi.

Le « Marco-Polo », le « Sindbad »

— Vous ne parlez pas des poissons...

— Nous y venons. Typiquement pied-noir, la façon d'accommoder les sardines, en « scabètche », non ?

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire : prendre un kilo de sardines ; leur couper la tête, les vider, les saler, les poivrer, les rouler chacune dans la farine ; les faire frire dans une poêle d'huile d'olive chaude. Quand elles sont bien dorées, jeter dans la poêle deux cuillerées à soupe de vinaigre de vin, trois gousses d'ail hachées finement et laisser mijoter cinq minutes, en baissant le feu et en couvrant la poêle. Les sardines en « scabètche » se mangent indifféremment chaudes ou froides, arrosées de vin rosé ou blanc, et avec du pain mahonnais. Un pain qui n'a pas levé.

Sur les quais d'Alger, on dégustait les meilleures sardines en « scabètche » du monde (méditerranéen) ! Dans une dérisoire maisonnette en planches, peinte en vert cru, qui attendait les affamés, après leur bain au R.U.A. Souvenez-vous : « Chez Joseph » !

Autres poissons. Vous appelez ça les encornets. Nous appelions ces encornets, des calmars. Nous les mangions sautés à la poêle, avec de l'ail et du persil, ou avec du riz.

— Et, bien sûr..., la bouillabaisse !

— Je ne vous donne pas la recette, elle est trop longue. La bouillabaisse, nous allions la déguster à la Pêcherie, un quartier qui sentait la marée, en contrebas de la place du Gouvernement. Les restaurants avaient des noms qui s'imposaient : le « Marco-Polo », le « Sindbad », et une décoration dont vous vous ▶



Charly de Bab-el-Oued/Photo M. Griscelli

ces fringants petits crus de Margueritte

doutez. Des filets de pêcheurs, des goélettes et des caravelles marron foncé, sur des murs vert jade. C'était beau comme un décor de tournée Pacras. Mais qu'importe le décor, quand le « rouget du golfe » est royal et que la bouillabaisse, arrosée de kébir blanc, vous procure un de ces moments que rien n'efface ! A Oran, dans les quartiers espagnols, on vous servait le « caldéro », une bouillabaisse ibérique compliquée, qui fleurait légèrement le pastis et l'orange. Comme pour la paella, le caldéro porte le nom de l'ustensile dans lequel il cuit.



Charly de Bab-el-Oued/Photo M. Griscelli

Un pied-noir ne conçoit pas de réunion d'amis, au soleil, sans brochettes. Elles font partie des rites de l'été. Il y a les brochettes classiques : tomates, rognons, veau ; les plus typiques : de monton grillé. Ce plat se déguste accompagné de vins « fiers et loyaux ». Parmi eux les crus de Mascara, Lung, Royal Kébir, Targui, Hoggar.



Charly de Bab-el-Oued/Photo M. Griscelli

Nos salades et nos vins

Parlons de nos salades. Paradoxalement, les plus longues à préparer. Certes, elles utilisent les tomates, les poivrons, les anchois, les œufs, les olives noires de leurs sœurs niçoises. Mais, disons-le sans détour, elles sont meilleures. Quand une pied-noir veut s'en donner la peine, c'est la plus extraordinaire créatrice de salades qui soit. Au sens propre du mot. Elle a hérité des juives et des Mauresques l'art de faire griller les poivrons. Vertu des femmes qui restent sur leur terrasse, savourent le temps et la conversation. Pour qu'une salade algérienne soit délectable, il faut que les poivrons cuisent tranquillement sur un *kanoun* (sorte de petit barbecue en terre), au feu de bois. Qu'ils s'assouplissent et conservent de la cuisson un léger goût de grillé. Partant de là, il était facile de varier à l'infini. Salade de poivrons seuls, salade de poivrons et tomates seuls, salade de concombres, poivrons et jus de citron, de poivrons et artichauts, etc. Le poivron est le roi de l'été en Algérie. Dans les rues chaudes, en fin de journée, son odeur s'échappait de toutes les maisons, et cette odeur-là, mêlée aux cris des martinets qui striaient le ciel, c'était l'été. Mais trêve de nostalgie ! Les vins...

— Ah ! oui, les vins... Les vins d'Algérie, vous en faisiez des histoires. Ça ne valait tout de même pas le bordeaux !

— Pas dans les grandes marques. Mais comme vin de table, dans les petits vins courants, vos picrates pouvaient s'aligner...

Comme vous le pensez bien, il ne s'agit pas de rivaliser... surtout avec les princes girondins ou bourguignons.

Les vignobles, en Algérie, s'échelonnaient depuis le niveau de la mer jusqu'à onze cents mètres. Dans le département d'Alger, les plus réputés étaient les vins de Staouéli, Fouka, Cherchell, Rouiba, Médéa, Miliana et Aïn-Bessem...

En Oranie, le mascara, bien sûr. Mais aussi les vins de Mostaganem et de Rio-Salado, de Tlemcen et de Sidi-Bel-Abbès.

Dans le Constantinois, les vignobles s'étalaient autour de Bougie, de Bône, de Philippeville.

Les vins rouges d'Algérie, robustes, hauts en degrés, étaient presque portés à leur perfection. D'ailleurs, certaines communes comme Médéa, Miliana, Mascara, avaient demandé — et elles le pouvaient — à bénéficier de l'appellation d'origine.

Quant aux vins blancs, pendant longtemps, ils souffrirent de grappes trop vertes. Craignant l'eudémis, les colons vendangeaient trop tôt.

Les brochettes les plus typiques d'Algérie sont cependant les « merguez », et les moins connues, celles de foie de mouton enrobé de crépine, appelées « mesfoufs ».



Charly de Bab-el-Oued/Photo M. Griscelli

Les grandes familles

En tête, les kébirs ! Les remarquables kébirs de Frédéric Lung. Le Royal-Kébir (rouge), le kébir impérial (blanc) et le kébir rosé, sans lequel, il n'était pas de vrai couscous. Les vins de la Trappe, les mascaras et, comme vins rosés, ces fringants petits crus des coteaux de Margueritte, près de Miliana, qu'on buvait glacés, « comme du petit lait ». 1962 a tranché net dans le destin des vins d'Algérie. Ils étaient centenaires et avaient donc eu le temps de prendre du moelleux. Comme les pieds-noirs auraient eu le temps, peut-être, eux aussi, d'élaborer leur « cuisine ». Si tant est qu'une cuisine soit le fait des pays civilisés, avouons-le. Nous ne l'étions pas. Mais les bâtisseurs peuvent-ils être des gastronomes ? Ils n'ont pas le temps. **H**

Marie ELBE

CHRONOLOGIE *Août 1955*

FRANCE

1er : sérieux incidents à Saint-Nazaire.
19 : émeutes à Nantes.
24 : décret rappelant les disponibles de la 4e fraction de la classe 52 et de la 1re fraction de la classe 53 ; saisie de l'Humanité *; grèves à La Rochelle, au Havre, à Limoges, etc.*
29 : maintien sous les drapeaux du 1er contingent de la classe 54.
30 : conflits sociaux à Nice et au Mans.

AFRIQUE DU NORD ET MOYEN-ORIENT

1er : le plan Grandval au Maroc.
4 : le Glaoui contre le projet de Conseil de Régence.
11 : traité franco-libyen : les troupes françaises évacuent le Fezzan ; agitation dans le sud du Soudan.
13 : plan Edgar Faure pour le Maroc.
16 : Choukri al-Kouatli, président de la République de Syrie.
19 : rupture des pourparlers israélo-égyptiens.
20 : émeutes à Casablanca ; 49 Français massacrés à Oued-Zem ; vingt-cinq centres attaqués par les rebelles en Algérie.
21 : attaque de Guelma en Algérie.
22 : démission de Gilbert Grandval.
26 : entretiens franco-marocains à Aix-les-Bains ; incidents militaires à Gaza.
29 : neuf arrondissements nouveaux en Algérie.
30 : cessez-le-feu sur le front israélo-égyptien.

AMÉRIQUE

9 : levée du secret sur les procédés de traitement des minerais d'uranium.
31 : Peron appelle les syndicats à défendre le régime argentin.

ASIE

1er : la Chine libère onze aviateurs américains condamnés.
12 : formation du gouvernement Mohammed Ali au Pakistan.
15 : les manifestants indiens marchent sur Goa ; les Portugais ouvrent le feu.
20 : rupture des relations indo-portugaises.
26 : manifestations antifrançaises à Karachi.

EUROPE

1er : négociations sino-américaines à Genève.
3 : congrès international d'astronautique à Copenhague.
8 : conférence sur l'utilisation pacifique de l'énergie atomique à Genève.
12 : réduction des forces armées soviétiques.
12 : mort de Thomas Mann.
13 : coup de main de l'I.R.A. contre un dépôt d'armes.
17 : manifestations proallemandes en Sarre.
29 : conversations anglo-gréco-turques à Londres.
30 : réduction des forces armées roumaines.

LA SEMAINE PROCHAINE



LES MASSACRES DU 20 AOUT

Sommaire n° 206 :

• L'Aurès : Parlange
Fin avril 1955, les renforts massifs espérés s'étaient transformés en maigres effectifs. Cependant, les premières opérations pour rejeter les rebelles dans la montagne et dégager les voies de communication commencent...

• A l'est, rien de nouveau
Dans le Constantinois, seul alors impliqué dans la rébellion, les maquisards développent leurs activités, étendent leur zone d'action, se renforcent en hommes et en matériel. Comment, pourquoi, malgré la disproportion des forces, ces bandes n'ont-elles pas été rapidement éliminées ?

• F.L.N. : organisation du Constantinois
Un vrai chef, devait dire le colonel Ducournau de l'homme exceptionnel qu'était Didouche Mourad, organisateur de la rébellion dans le Constantinois. Il sera remplacé par Zighout Youssef, qui prépare l'offensive du 20 août 1955.

• Le « jour des longs couteaux »
Pour la première fois depuis 1954, on ne fait plus de différence entre ce qui porte un képi et la population rurale pied-noir. Pourquoi 171 Français ont-ils été massacrés ? Pourquoi le 20 août 1955 ?

• Constantine
Ville imprenable ! Mais que de hordes avait dû repousser l'antique Cirta ! Ville secrète, orgueilleuse, sévère, dure, elle a quelque chose de sombre, et son âpre sensibilité marque tous les Constantinois, Européens comme musulmans.

Imprimé en France - Imp. GEORGES LANG, 11, rue Curial, Paris. Dépôt légal 4e trim. 1971. — N° d'imp. C. 70. Librairie Jules Tallandier, Paris N° 1986.
Directeur responsable de la publication : Maurice DUMONCEL.
N° 205 - 8 décembre 1971.

Le Gouvernement ayant donné son acceptation de principe



JEUDI 30 JUIN 1955

Le Journal d'Alger

12 PAGES

7, bd Laferrière - Tél. : 238-68, 355-58, 473-25. C.C.P. 118-04. Rédaction parisienne : 2, r. Chauchat TAI 79-65

En six mois, de décembre à mai

Le Parti messaliste

qui s'appelle maintenant le " Mouvement National Algérien "

a dépensé 12 millions pour les terroristes

On se demandait depuis quelque temps le rôle que jouait le parti messaliste depuis la dissolution du M.T.L.D. Après une enquête personnelle, nous pou-

J. PAILLARDIN

M. Jacques Soustelle soumettra demain ses projets détaillés

DANS L'IMMEDIAT

Accès des musulmans à de nouveaux postes de la fonction publique
Statut des administrateurs civils
Création de 19 arrondissements
Création de « communes rurales »



Aujourd'hui à Lyon, M. Jacques Soustelle sera demain vendredi à Paris. Le Gouverneur général apporte dans ses car-

DE NOTRE REDACTEUR PARLEMENTAIRE Jacques PILLERAULT

PAGE 4 — 4e COLONNE

M. Edgar Faure viendrait en Algérie

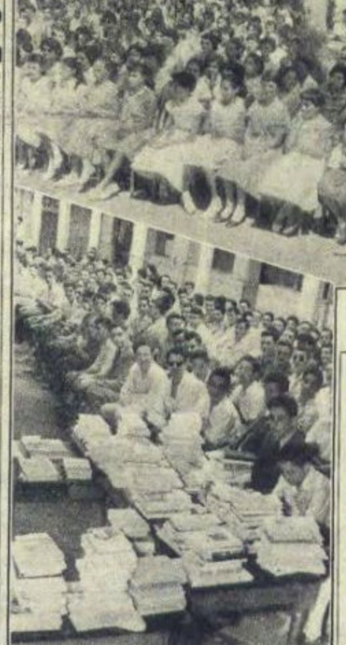
M. Jacques Soustelle a remis hier à Mme Guillomot la Légion d'honneur de son mari



Il y avait Krim Belkacem et Ouamrane avec Fernane quand celui-ci fut blessé mortellement par le brigadier Bochemin Vauban

AVEC LES DISTRIBUTIONS DE PRIX

Clôture de l'année scolaire



ADJEBI Abdelmajid

rebelle capturé il y a quelques jours :

« Egarés cessez le combat contre la France... »

PAGE 4 — 1re COLONNE

HIER MATIN, A LA CATHEDRALE

S. Exc. Mgr Duval a présidé l'émouvante cérémonie d'ordination générale

L'INDUSTRIE ALGÉRIENNE DU TABAC

distribue annuellement plus de **2 milliards en salaires** et rapporte au budget algérien plus de **7 milliards de francs**

Une importante étude du président Schiaffino à la Région Economique

(Lire nos informations en page 4)

A BIRMANDREIS

UN MANŒUVRE A LE CRANE FRACASSÉ PAR UNE TIGE DE FER

MARDI SOIR, A LA SALLE PIERRE-BORDES

Brillant gala pour le centenaire de la Cie Générale Transatlantique



La Loterie algérienne au stade Bialès, à Belcourt



DES TROIS-HORLOGES A LA RUE HOCHE

850 commerçants ouvriront samedi la Grande Braderie d'Alger



Les conventions franco-tunisiennes

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE

LE RAPPORT DE M. VERDIER CONCLUT A L'ADOPTION

DE NOTRE REDACTEUR PARLEMENTAIRE Jacques PILLERAULT

PALAIS DE JUSTICE

Correctionnelle

30 juin 1955. A Paris la dernière tentative de négociation de Ferhat Abbas auprès des représentants officieux ou officiels du gouvernement français s'est soldée par un échec. La presse algéroise est encore, en partie, convaincue de l'autorité du M.N.A. Jacques Soustelle est persuadé que des réformes profondes ramèneront la paix... mais le F.L.N. a réalisé son unité.